



FÉMIN ÉTUDES

LE
FÉMINISME
AU
QUOTIDIEN

FÉMINÉTUDES

Revue étudiante féministe pluridisciplinaire
Volume 19 | No. 1 | 2014

19

Sommaire du volume 19

Le féminisme au quotidien

Éditorial

2 Le féminisme au quotidien

Témoignages

6 Kaléidoscope | Aimé Cloutier

10 Speak Up | Sabrina Dumais

Repenser l'école

14 Les parents-étudiant.e.s en quête de reconnaissance | Marie-Christine Pitre

18 L'apprentissage de la domination masculine à l'école primaire | Sophie Labelle

22 Paradoxes au quotidien et le «dilemme de Wollstonecraft»: repenser l'école | Marie-Ève Jalbert et Alexandra Pelletier

Analyses et critiques de textes

32 La chick-lit : entre adoration et mépris | Catherine Grech et Anne-Marie Shink

40 Hors de l'église : l'humour et l'ironie chez Laure Conan | Daniela Da Silva Prado

48 Les femmes de droite d'Andrea Dworkin : Maternité, littérature, subversion | Julie Racine



Éditorial

Il y a un an presque jour pour jour, nous tenions une réunion fort populeuse pour la formation du comité de rédaction qui allait prendre en charge ce numéro. Plus d'une dizaine d'étudiant.e.s féministes de tous les horizons voulaient participer au projet *FéminÉtudes*. Comme c'était encourageant, après une année à préparer la publication du volume 18 avec la fatigue et la démobilisation post-grève de 2012. À l'automne 2013, nous sentions que les étudiant.e.s féministes étaient prêt.e.s à s'impliquer de nouveau.

La thématique du « féminisme au quotidien » s'est imposée d'elle-même. Cela nous est apparu comme une manière de réaffirmer notre sensibilité féministe et notre appartenance au mouvement. Une manière de réitérer, comme plusieurs avant nous, que notre vie privée et quotidienne est tout aussi politique que nos implications au sein d'organisations ou de groupes. Notre mode de vie et nos décisions de tous les jours sont teintés par nos allégeances idéologiques et nos valeurs ; dans la rue, au travail et à l'école, nous sommes toujours et encore féministes. Nous résistons tous les jours à la culture patriarcale par des actions et des paroles simples. Que ce soit en refusant de sourire ou de se taire face à des « blagues » sexistes, en remettant en question le fondement de nos gestes les plus banals, ou encore en évitant de reconduire à travers nos expressions quotidiennes certaines formes de stéréotypes. Toujours, nous rendons compte que la socialisation différentielle selon les sexes produit

des malaises encore peu documentés. Surtout, nous militons, à petite échelle, loin des projecteurs, dans des milieux parfois hostiles à nos déconstructions féministes. Bienvenue dans la réalité !

Cette année, nous avons choisi de commencer le numéro par deux témoignages. Deux trajectoires fort différentes qui montrent comment des événements, des anecdotes, peuvent influencer, voire modifier notre rapport au féminisme. Deux récits personnels qui proposent, à travers des questionnements et des réflexions quotidiennes, des discours sur les rapports de genre. Dans « Kaléidoscope », **Aimé Cloutier** raconte quelques-uns des épisodes qui l'ont amené à remettre en question son identité de genre. Ce texte témoigne des confrontations et des dilemmes auxquels doivent faire face plusieurs personnes trans, dont la résistance quotidienne que celles-ci doivent mener pour être acceptées et respectées. Dans un tout autre ton, « Speak-up » de **Sabrina Dumais** fait le récit des désillusions, des oppressions, mais aussi des voyages et des rencontres qui, avec les années, ont amené l'auteure à s'identifier comme féministe.

La section « Repenser l'école » regroupe trois articles qui abordent les discriminations reliées au genre qui sont perpétuées dans les milieux scolaires, de l'école primaire à l'université. Dans « L'apprentissage de la

Le comité de rédaction de FéminÉtudes

domination masculine à l'école primaire », **Sophie Labelle** pose un regard critique sur le système d'éducation primaire au Québec, et montre comment celui-ci représente un espace de socialisation qui contribue à perpétuer des valeurs patriarcales et à renforcer les stéréotypes liés au genre. Dans « Paradoxes au quotidien et "le dilemme de Wollstonecraft" : réalités d'étudiantes », **Marie-Ève Jalbert et Alexandra Pelletier** racontent les difficultés relatives à leurs implications féministes au sein de la communauté de l'Université de Montréal. Elles articulent ainsi une réflexion plus globale sur les « dilemmes » qui sous-tendent les luttes féministes dans le contexte d'un militantisme associatif étudiant. Les deux auteurs abordent également la problématique de la sous-représentation des femmes dans les milieux universitaires, plus particulièrement au sein des départements de philosophie. Un autre type de réalité étudiante est présenté par **Marie-Christine Pitre** dans « Les parents-étudiant.e.s en quête de reconnaissance » : celle des parents (et plus particulièrement des mères, qui représentent une forte majorité des parents-étudiant.e.s) qui doivent quotidiennement lutter pour de meilleures structures qui favoriseraient l'articulation famille-études, afin que la parentalité ne constitue plus un obstacle à l'intégration des femmes dans le milieu universitaire.

Pour conclure le numéro, la section « Analyses et critiques de textes » présente des lectures cri-

tiques d'œuvres – littéraires et théoriques, récentes ou non – qui permettent de réfléchir certaines formes de résistances féministes quotidiennes. Dans « La *chick-lit* : entre adoration et mépris », **Catherine Grech et Anne-Marie Shink** proposent un portrait de deux genres littéraires « typiquement féminins » qui gagnent en popularité depuis quelques années : la *teen lit*, qui s'adresse essentiellement aux jeunes adolescentes, et la *matron lit*, principalement lue par des femmes d'âge mûr. À travers l'analyse de quelques romans, les deux auteures démontrent comment ces types de littérature, bien qu'ils soient généralement associés à la culture de masse, permettent souvent de déconstruire certains stéréotypes qui persistent autour de la féminité.

Daniela Da Silva Prado offre quant à elle dans « Hors de l'église : l'humour et l'ironie chez Laure Conan » une lecture singulière d'une des œuvres québécoises les plus étudiées : *Angéline de Montbrun*. Par une série d'observations fines, elle parvient à démontrer qu'au-delà de son caractère religieux et conservateur, le texte canonique de Laure Conan met en scène un humour au féminin qui apparaît, dans le contexte de l'époque, comme une résistance aux règles et aux valeurs patriarcales. Enfin, dans « *Les femmes de droite* d'Andrea Dworkin : Maternité, littérature, subversion », **Julie Racine** convoque les concepts développés par Dworkin afin d'articuler une critique des discours publics actuels autour de la maternité. Elle analyse également la trajectoire de quelques grandes écrivaines féministes et montre, encore une fois à la lumière des théories de Dworkin, comment ces auteures ont pu, à leur époque, grâce à leurs modes de vie et à leurs œuvres subversives, ébranler les discours dominants autour du rôle des femmes et de l'organisation familiale.

C'est également dans cette perspective du féminisme au quotidien que nous avons décidé de produire cette année, à partir d'un texte de **Charles Berthelet**, un petit guide de rédaction féministe intitulé *Le langage n'est pas neutre*. Dans les journaux comme dans les documents administratifs, jusque dans les textes littéraires, les femmes sont traditionnellement occultées par les usages de la langue française, et les normes grammaticales traduisent souvent une conception binaire des genres. Or, ce petit document de quelques pages propose une diversité de solutions et de stratégies (de l'écriture épïcène jusqu'aux différents modes de féminisation) qui

permettent de résister à travers notre langage quotidien en évitant de reconduire ces tendances. Ce guide est actuellement distribué gratuitement dans les cafés étudiants de l'UQAM, et est également disponible en format PDF via le site web de la revue (www.feminetudes.org).

En espérant que les textes rassemblés dans ce numéro constituent pour plusieurs des sources d'inspiration, que les caractères solitaires et solidaires des féminismes au quotidien s'encouragent et se multiplient.



La revue *FéminÉtudes* tient à remercier ses lectrices et ses lecteurs, des nouveaux.elles aux plus fidèles, ainsi que toutes les associations étudiantes subventionnaires, sans qui nous ne pourrions être aussi ambitieuses. Merci à l'IREF pour sa confiance et ses conseils. Finalement, un merci tout spécial à Lorraine Archambault qui a travaillé à l'IREF pendant près de 25 ans. Elle a pu voir se fabriquer les dix-neuf volumes de la revue, dont celui-ci, le dernier dans lequel elle se sera directement impliquée. Nous espérons qu'il vous rendra fière. Merci pour tout.

Bonne retraite Lorraine !

Témoignages

Kaléidoscope

Aimé Cloutier

B.A. Sciences de l'éducation, candidat à la maîtrise en sociologie,
UQAM

« I use words to express myself and yet they do not define me, cannot crystallize a life that is in constant flux. Words are tools for communication like gender is a system for organization. (...) Some people see it as a binary, a spectrum, a continuum, or a rainbow. But when I envision my own gender, it is with my eye to the lens of a kaleidoscope that I spin and spin and spin. » (Krieger, 2011 : 197-198)

Quelque part en novembre ou en décembre 2010, je passais la soirée dans un atelier de vélo collectif à Montréal. C'était une soirée d'accueil pour les nouveaux et nouvelles bénévoles du Collectif. Et là, on a fait un tour de table : prénom et pronom. Pronom ? J'étais perplexe. Je n'étais pas le premier à parler, alors j'ai observé les autres : « I'm... and I go by she. » « I'm ... and I go by he. », et ainsi de suite. Pour moi, c'était comme si une vitre épaisse venait de voler en éclats dans un bruit assourdissant. On venait d'ouvrir devant moi un nouvel univers de possibilités. Jamais avant cette soirée passée au Collectif il ne m'était apparu qu'on pouvait réfuter les assignations de sexe et de genre qu'on avait reçues à la naissance, ni qu'on pouvait indiquer aux autres, aussi simplement, comment on souhaitait être désigné-e, et qu'on pouvait s'attendre de surcroît à être pris-e au sérieux et respecté-e. Cet événement a été pour moi le point de départ d'un questionnement de près de trois ans qui s'est dénoué fin 2013 : « Je suis trans. »

Je souhaite partager ici quelques éléments de mon histoire, parce que les histoires savent parfois toucher et donnent la sensation d'exister à qui les raconte et à qui y trouve un écho de ses propres préoccupations. En les répétant, en les imprimant, en les discutant, on se donne une force, on sort de l'ombre, on se rend visibles. On se fait vulnérables aussi, mais passer dans le monde en armure, c'est affreusement épuisant. En me racontant moi-même, j'espère aussi arriver à mettre en relief la complexité d'un parcours trans, complexité dont on ne rend pas toujours compte dans les productions scientifiques et intellectuelles. Ce récit, enfin, m'amènera à exposer quelques conséquences de mon coming out trans sur mon activisme et les questions que celles-ci suscitent.

Le masculin et le féminin ont constitué, pour moi, des catégories particulièrement mystérieuses et compliquées, voire insaisissables. À ce propos, les trois ans passés dans le *no wo-man's land* de mon questionnement m'ont paru durer une éternité. J'ai tâtonné beaucoup pendant ces trois ans, mais le tâtonnement avait commencé bien avant. Seulement, il était indicible avant ce soir de début d'hiver de l'année 2010. Autant je ne me suis jamais vraiment senti d'affinités avec une féminité dite féminine, autant je ne me suis jamais reconnu et ne me reconnais toujours pas dans une masculinité dite masculine. J'ai cherché d'abord du côté des féminités dites masculines. Je ne m'y sentais pas particulièrement bien non plus, même si j'avais l'impression d'être moins

loin de chez moi. « Am I a faggot¹ or a dyke²? », me suis-je demandé vers le printemps 2012, au beau milieu de la grève étudiante. J'avais alors trouvé beaucoup de réconfort et quelques échos précieux dans le zine *Nous sommes magnifiques*, l'ouvrage *Gender Outlaws*, la bande dessinée *Dykes to Watch Out For* et un magnifique poème d'Andrea Gibson qui a malheureusement disparu de la Toile depuis. C'est aussi l'époque à laquelle je me suis fait drag queen, le temps d'un événement. Pas king... Queen, vraiment. C'était aussi grisant qu'éprouant, aussi libérateur qu'étouffant parce que je devinais bien ce que ça pouvait vouloir dire pour moi, pour la suite. Il aura fallu qu'on me lance, un an plus tard : « Fais un move de ballerine ! » du bas d'un mur d'escalade alors que je mentais sur un passage peu évident pour qu'un nouveau déclin puisse enfin s'amorcer. Je ne suis pas féminine... Je suis féminin ! Pour moi qui me suis vu assigner le sexe et le genre féminins à la naissance, cette subtilité était loin d'être évidente. Entre être féminin et être féminine, il n'y a, orthographiquement, qu'une seule lettre de différence, mais cette différence-là, c'est un monde. L'expression de genre avec laquelle je me sentais finalement en phase n'était pas une combinaison évidente. Même après le *call* du ballerine, j'hésitais. C'est finalement à travers ma pratique de yoga, cinq ou six mois plus tard, que j'en suis arrivé à me reconnaître comme trans. Il y a évidemment eu bien d'autres événements, d'autres étincelles pour que j'arrive à me situer entre, dans et à travers les catégories du masculin et du féminin et leurs déclinaisons, mais il me semble que les éléments rassemblés ici suffiront pour situer mon parcours et éclairer la suite de mes propos.

Les réalités trans sont trop souvent aplaties, aplanies et présentées sans relief, sans diversité et de manière trop simpliste, à la fois dans les productions médiatiques et dans les discours intellectuels ou scientifiques. J'espère avoir mis en relief, à travers les moments exposés dans les derniers paragraphes, qu'un parcours trans –le mien en l'occurrence– n'a rien de simple, ni d'extra-terrestre. J'écris aussi pour décourager cette insistance sur nos organes génitaux, nos hormones et ce qu'on choisit d'en faire³. Je n'ai jamais eu l'impression que ce corps que j'habite, *mon*

1 • En anglais, terme péjoratif à l'endroit des hommes gais et qui sert plus généralement à dénigrer la masculinité d'un homme.

2 • En anglais, terme péjoratif à l'endroit des lesbiennes et, plus précisément, des lesbiennes considérées masculines. Le terme est aussi repris par certaines lesbiennes pour se désigner elles-mêmes, comme dans la bande dessinée *Dykes to Watch Out For*.

3 • Un écho peut-être familier : « Mon corps, mon choix. »

corps, n'était pas le mien – pas au sens où on l'entend quand on parle d'expériences transsexuelles et transgenres, en tout cas, ce qui ne m'empêche toutefois pas de considérer le modifier. Le point de départ de mon expérience trans consiste plutôt en une quête subtile et ardue d'une manière de me présenter, du point de vue du genre, qui ait du sens pour moi et qui soit intelligible pour autrui.

Tout ça peut sembler futile, mais c'est au contraire terriblement important :

Car une fois qu'on a pris connaissance de l'oppression, on a besoin de savoir et d'expérimenter qu'on peut se constituer comme sujet (en tant qu'opposé à objet d'oppression), qu'on peut devenir quelqu'un en dépit de l'oppression, qu'on a une identité propre. Il n'y a pas de combat possible pour qui est privé(e) d'identité, pas de motivation pour se battre, puisque quoique je ne puisse combattre qu'avec les autres, tout d'abord je me bats pour moi-même. (Wittig, 1980 : 81)

J'écris aussi pour contrer le désespoir, pour faire de la place à autre chose qu'à la violence. Oui, nos vies débordent d'agressions, mais elles ne se résument pas qu'à ça. Nous sommes plus que la somme des violences qu'on nous assène et qui déchirent nos communautés. Nous sommes des êtres humains à part entière. Si, comme on le répète souvent dans les cercles militants : « Feminism is the radical notion that women are people, » eh bien, il faut s'empresser de s'élever pour affirmer la même chose des personnes trans.

Depuis que je suis ouvertement trans, je reçois beaucoup de questions et de commentaires sur ma transition. J'essaie d'y répondre de bon cœur au lieu d'ériger des murs, mais il y a évidemment des jours où je me sens débordé et déborder. Il y a des jours où je suis en colère, où j'aimerais avoir une humanité tranquille, *inquestionnable*. J'ai récemment cessé de militer avec le groupe queer et féministe dans lequel je suis entré lors de la grève de 2012. Ma transition est devenue, malgré moi, une sorte d'activisme. C'est un activisme ordinaire, de tous les jours, mais qui n'est pas insignifiant pour autant. J'apprends beaucoup. Les questions et commentaires que je reçois me renseignent presque toujours sur les vues communes en ce qui concerne l'articulation particulière du sexe, du genre et de la sexualité. C'est ce que je reçois :

« [...] je me demande si un activisme motivé par nos colères et nos rages peut amener cette révolution profonde que l'on souhaite, qu'on imagine quand on refait le monde. »

à la fois cadeau et fardeau. Ma part du travail consiste souvent à chercher un lieu d'échange et de compréhension, un lieu de compassion à la fois pour mon existence et ma propre souffrance lors de certains de ces échanges et pour celle de mes interlocuteurs et interlocutrices. J'apprends aussi à poser des limites.

Ma transition est un apprentissage et un activisme de tous les jours. La colère, que j'ai maintenant tant d'occasions de ressentir, m'apparaît désormais comme un luxe auquel je ne peux me permettre de céder toujours. La colère me demande tellement d'énergie ! Mais la transition de mon activisme d'un mode collectif à un mode d'action plus banal que je ne sais encore comment définir avait une autre base : mon quotidien est devenu plein de confrontations. Je ne souhaite pas m'engager, de surcroît, dans des confrontations planifiées sous forme d'éclatantes actions publiques, aussi magnifiques ou nécessaires soient-elles. C'est un choix que je fais actuellement à la fois par manque d'énergie et parce que je ne suis plus sûr que c'est ce que je souhaite faire. J'en ressens parfois une vague culpabilité. En même temps que j'ai la sensation de commencer à déployer ma propre existence sur une base mieux enracinée qu'avant, je me demande comment faire pour cultiver des pratiques bienveillantes, des pratiques qui guérissent, des pratiques militantes qui carburent à la compassion et à la solidarité. Ce n'est pas que nos rages et nos colères ne sont pas légitimes. C'est que je me demande si un activisme motivé par celles-ci peut amener la révolution profonde que l'on souhaite, qu'on imagine quand on refait le monde. Je reconnais évidemment qu'il y a des moments dans une vie où on a besoin de hurler nos rages au-delà de barricades stupides en espérant qu'elles les traversent et des moments où on a besoin de pratiques peut-être plus calmes. Je ne dis pas qu'il ne faut jamais nous servir de nos colères pour changer le monde. Je ne soutiens pas non plus qu'il faille faire des signes de « peace » à qui nous brutalise, évidemment. Je constate simplement que la relation que j'entretiens face à ma propre colère et à ma propre rage, bien que je les juge le plus souvent légitimes, ne me permet plus de pratiquer un activisme qui me donne moi-même la sensation d'avancer dans une direction souhaitable. Conséquemment, je me demande comment réorganiser mon activisme.

Il y a autre chose dans ma relation à la colère que je

souhaite déplier ici : l'assumer pleinement, avant de m'identifier comme un gars trans, c'était une chose. L'assumer et l'incarner, maintenant que je m'identifie comme un homme trans, certes féminin, mais un homme trans quand même, c'est plus problématique. Ça ne veut plus du tout dire la même chose. Je suis évidemment conscient du privilège que l'on accorde aux hommes cisgenres de vivre pleinement leurs colères alors qu'on les refuse généralement aux femmes, ou qu'on tourne celles-ci en dérision ou encore qu'on les affronte sur divers modes si elles commettent l'odieux d'occuper « trop » d'espace avec leur corps et leurs mots, d'élever le ton et d'exprimer librement leur frustration, par exemple. Il arrivera peut-être un moment dans ma vie où je ne serai plus perçu comme une femme, comme c'est encore le plus souvent le cas pour moi, ou encore comme un garçon adolescent ou comme un homme « visiblement trans ». J'ai terriblement peur d'être un jour perçu comme un *dude* agressif si j'exprime ma colère, bien que mon entourage semble trouver cette perspective particulièrement improbable. C'est un risque –réel ou imaginaire, peu importe– qui me paralyse parfois. Il m'arrive encore d'avoir de la difficulté à occuper de l'espace que je pourrais légitimement occuper. Je me fais parfois plus petit que ce que je pourrais l'être. J'ai déjà désappris et réappris plusieurs choses, mais j'ai encore beaucoup à faire. Bref, comment est-ce que je reprends pleinement possession de mes moyens, en tant qu'être humain et plus précisément en tant qu'homme trans, sans reconduire les oppressions auxquelles je fais encore face moi-même ? En bout de ligne, la question que je me pose est la suivante : qu'est-ce que ça veut dire, pour moi, d'être un gars trans, féminin et féministe ? Ce n'est de toute évidence pas un hasard si j'ai décidé, pour l'instant, de quitter les modes d'activisme qui fonctionnent en entretenant des liens étroits avec la confrontation. Il me semble maintenant clair que c'est en fait indissociable de mes préoccupations actuelles.

Mon identité est donc intimement liée aux luttes que je mène et à la manière même que je choisis (ou suis contraint, selon les circonstances) de les mener (Dorlin, 2005 : 93). En ce moment, j'essaie de mener une existence paisible et significative. J'admets que je suis fatigué de la subversion lorsqu'elle est envisagée comme une fin en soi et glorifiée, ou encore lorsqu'elle est projetée malgré moi sur ma transition. Je sais que je ne suis pas seul à ressentir et exprimer ce malaise :

il rejoint une critique intersexe de la subversion comme mode d'action politique (Bastien Charlebois, 2014 :250). Ma transition n'était pas *a priori* un projet politique, mais elle l'est tout de même chaque jour ou presque, parce que la lutte demeure nécessaire, notamment pour des droits que la plupart des gens considèrent comme totalement acquis et allant de soi.

J'espère ardemment vivre la suite sur le mode de la solidarité, en misant sur de solides alliances avec d'autres personnes et groupes en lutte contre les violences hétérocissexistes⁴. À l'UQAM, où j'étudie, les solidarités trans-féministes me semblent néanmoins encore souvent à bâtir. Une robuste solidarité trans-féministe, me semble toutefois souhaitable à la fois d'un point de vue stratégique concret, mais aussi parce qu'il me semble totalement incongru et inefficace de lutter contre le cissexisme⁵ sans tenir compte de son enracinement profond dans le sexisme et l'hétérosexisme, tout autant qu'il me semble limité de penser le féminisme sans tenir compte d'une diversité d'expériences du point de vue du genre et de la corporéité, expériences trans comprises. Je sais que ce que j'avance n'est pas simple et que si nous voulons arriver à cette plus grande solidarité trans et féministe à l'UQAM, il faudra accepter de nous rendre réciproquement vulnérables et honorer nos vulnérabilités et la confiance qu'elles nécessitent en nous traitant avec toute la bienveillance dont nous sommes capables. Je crois toutefois que tout cela en vaille profondément la peine.

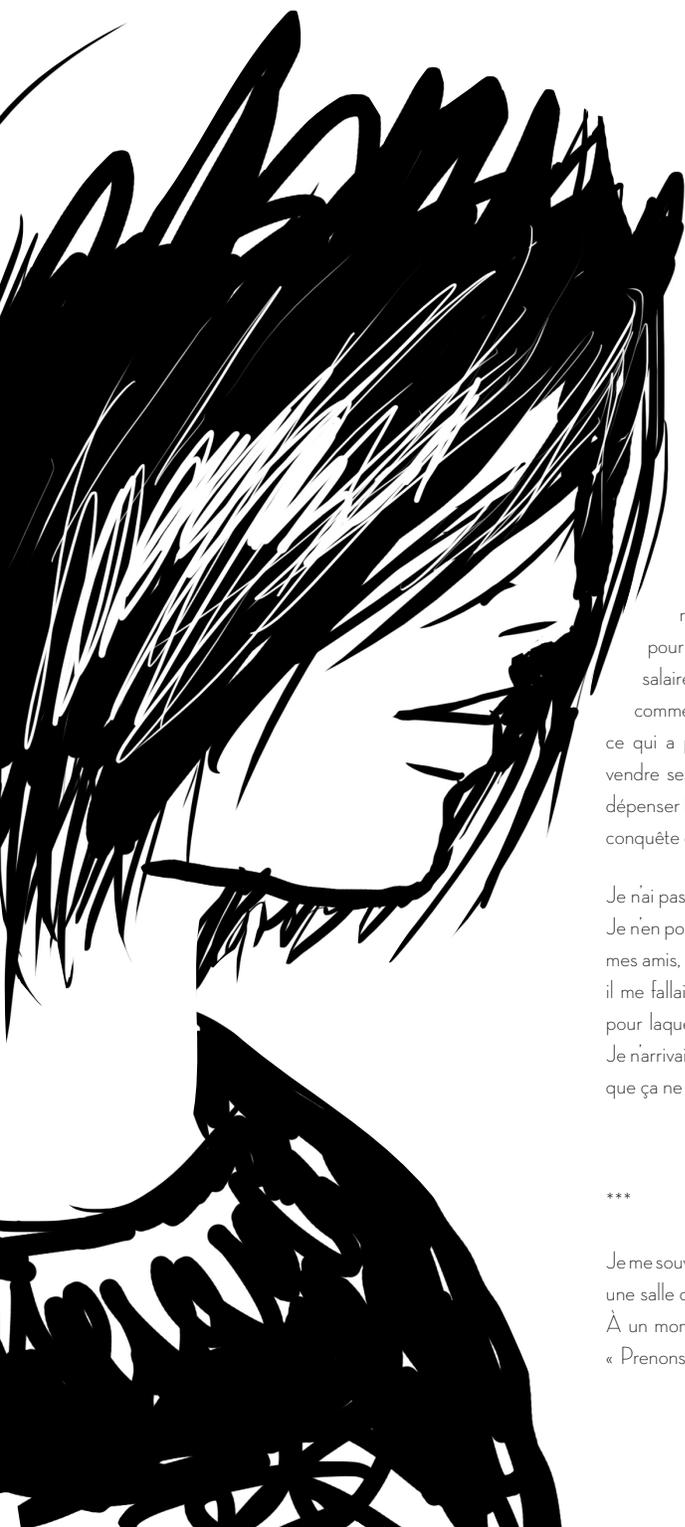
Références

- BARIL, Alexandre. 2009. « Transsexualité et privilèges masculins, fiction ou réalité ? » dans *Diversité Sexuelle et Constructions de Genre*, dir. Line Chamberland, Blye W. Frank et Janice Ristock, 263–294. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- BASTIEN CHARLEBOIS, Janik. 2014. « Femmes intersexes : sujet politique extrême du féminisme. » *Recherches féministes*. Vol 27. (1) : 237–255.
- BECHDEL, Alison. 2008. *The Essential Dykes to Watch Out For*. Boston: Houghton Mifflin Harcourt.
- BORNSTEIN, Kate, et S. Bear Bergman. 2010. *Gender Outlaws: The Next Generation*. Seal Press.
- DORLIN, Elsa. 2005. « De l'usage épistémologique et politique des catégories de « sexe » et de « race » dans les études sur le genre. » *L'Harmattan / Cahiers du genre* Vol 2. (39) : 85–105.
- KRIEGER, Nick. 2011. *Nina Here Nor There, My Journey Beyond Gender*. Boston: Beacon Press.
- SERANO, Julia. 2013. *Excluded, Making Feminist and Queer Movements More Inclusive*. New Berkeley : Seal Press.
- TREMBLAY, Amélie. 2011. « Trans-formation féministe : L'univers d'un homme transsexuel féministe. Entretien avec Alexandre Baril. » dans *Remous, ressacs et dérivations autour de la troisième vague féministe*, dir. Mercedes Baillargeon. Montréal: Les éditions du remue-ménage.
- WITTIG, Monique. 1980. « On ne naît pas femme. » *Nouvelles questions féministes et Questions féministes* (8) (Mai): 75–84.

4 • J'emploie le terme « hétérocissexisme » pour désigner l'imbrication du sexisme, de l'hétérosexisme et du cissexisme. Bien que je ne l'aie pas inventé, je ne l'ai encore jamais rencontré dans des publications universitaires.

5 • Système d'oppression à l'égard des personnes trans au profit des personnes cis.

SPEAK UP



Sabrina Dumais

Bachelière en communication marketing,
Candidate à la maîtrise en sociologie,
UQÀM

On m'a posé cette question, la semaine dernière : Vers quoi voyages-tu?

Vers l'image que je me fais de la liberté.

Je rentre tout juste d'un long voyage. On me demande souvent ce qui s'est passé pour qu'une jeune femme de 23 ans quitte un salaire plus-que-suffisant et un copain galant-comme-un-prince. On cherche à comprendre ce qui a poussé une jeune femme de mon âge à vendre ses meubles pas-jolis-mais-confortables et à dépenser la somme de ses économies pour partir à la conquête du monde.

Je n'ai pas eu le choix. Je devais partir et tout quitter. Je n'en pouvais plus de ramper. Je rampais auprès de mes amis, dans ces soirées qui n'en finissaient pas, où il me fallait sourire, et dans cette boîte, faite carrée, pour laquelle je travaillais et où j'étais malheureuse. Je n'arrivais pas à être moi-même parce que je sentais que ça ne suffisait pas. Je ne suffisais pas.

Je me souviens d'un après-midi, au boulot. J'étais dans une salle de présentation, en pitch devant les clients. À un moment, mon supérieur m'a cité en exemple : « Prenons Sabrina, elle ne connaît strictement rien

au marketing. Elle m'en parlait, ce matin, comme d'un vieux concept qui date des années 80. » Il a lancé ça et tout ce que je désirais faire, c'était de me lever et de prendre la parole. *SPEAK-UP!* Mais j'étais terrifiée. Le cul sur ma chaise, j'avais peur de mon collègue qui me fermait la gueule de sa présence, qui m'étouffait de son odeur, de ses manières, de son cynisme dégueulasse et désabusé, de ses commentaires déplacés et de son attitude machiste, alors qu'il se targuait d'être un féministe.

J'aurais dû bondir, m'excuser auprès des clients d'avoir comme collègue un connard pareil, mais puisque c'était de moi qu'il s'agissait, je me suis murée dans ce silence qui m'allait bien, mais qui me rendait malade, un peu plus chaque jour.

Si l'on avait su me parler un langage qui m'intéressait, probablement que j'aurais appris, à l'université. J'avais fait des études en communications dans l'espoir d'apprendre à communiquer. (Rires.) J'avais espoir de m'adresser aux gens dans un langage qui résonnerait, pour eux. (Rires.) Comme ce que j'apprenais en classe ne résonnait pas, pas même pour moi, je me muselais. Je me taisais avec mon message. C'est dans les romans, dans la musique et dans la contemplation des passants, comme dans le regard des femmes, que j'ai appris le plus et que je continue d'apprendre.

Des événements comme celui qui s'est produit avec mon supérieur, il y en a eu plusieurs. Tant de fois, j'ai eu à dire, mais je craignais que ma voix ne soit pas assez forte, qu'on ne m'entende pas. Puisque j'avais peur qu'elle ne résonne pas, qu'elle ne trouve pas d'écho, je me suis tue. Sauf qu'à un moment, j'en ai eu assez de me taire! J'ai compris que si ce n'était pas pour moi que je me levais, je devais le faire pour les autres et prendre la parole pour elles.

Je me suis mise à écrire à six ans, puisque c'était ma seule façon de sentir que j'étais quelqu'un, le seul moyen que j'avais de dire. Je cachais mes journaux intimes dans les tiroirs ou sous mes oreillers, tant je craignais que quelqu'un d'autre que moi, ne surprenne mes bruits du cœur, ne s'approprie mes questionnements d'enfant. Il n'y a rien de plus intime pour une jeune fille que ses interrogations face au monde dans lequel on ne vous apprend pas à être femme. On n'a pas tardé à entrer dans ma chambre et à ouvrir les tiroirs. On m'a lu. J'en veux à mes agresseurs, et c'est peut-être en réponse à leur voyeurisme que je ne distingue plus mon intimité de la sphère publique, aujourd'hui. C'est peut-être à cause d'eux que les lecteurs pensent se retrouver dans l'ancre de mon intimité, alors qu'ils ne sont dans mes textes et sur mon blogue que de passage.

Je me souviens, un matin, chez mon ex-copain, je me suis mise à pleurer sur la cuvette. Je pleurais tellement fort que j'ai fait couler l'eau de la douche pour qu'on ne m'entende pas gémir. J'étais mal. Je l'aimais, mais comme j'étais, je l'aimais mal. J'avais au ventre une contradiction. Notre relation n'était qu'à ses débuts, mais il avait déjà des projets d'avenir sur lesquels je n'arrivais pas à poser mes propres idéaux. Des projets comme des enfants. Je rêvais de voir le monde. Il y avait trop de conflits dans mon ventre pour enfanter, trop de rêves à accomplir, trop de démarches à intellectualiser. Il y avait trop de vies à vivre et il me fallait les vivre avant de mettre au monde

d'autres vies. Je devais comprendre le sort des mères tristes, entre autres.

Je sens qu'on ne s'adresse pas aux femmes de la bonne façon. Je sens que le discours dominant ne nous concerne pas. J'écris et, tant de fois, j'ai cette impression de passer à côté du message que je veux transmettre. Qu'il s'agisse de ma place au boulot, de celle que j'ai prise lors de mon voyage ou encore de cette place qu'il me faudra prendre, maintenant que je suis de retour, il y a tous ces mots qui me glissent entre les doigts et tant de choses que je n'écris pas.

Je ferme les yeux et j'essaie de me souvenir les paroles que m'ont dites les femmes, sur la route. J'essaie de me revoir dans ce train, en Inde, devant cette femme qui ne parlait que le sanskrit. Que m'a-t-elle dit? Je lisais la peur, dans son regard. Mais, peut-être

lisait-elle la même peur dans le mien. Cette peur liée à l'ignorance de l'autre. J'essaie de me rappeler cette

« On était seules comme seules les femmes peuvent l'être. »

Américaine qui craignait pour sa vie, enseignant auprès de jeunes femmes, en Arabie-Saoudite. Je ferme les yeux et je ne vois plus que les bras de cette dame népalaise s'ouvrant sur moi et m'invitant chez elle. Je ne vois plus que l'espoir dans le regard de cette jeune indienne qui s'en allait étudier à New Delhi. Son père n'était pas riche. C'était plus grand, incroyable et insensé, pour elle, de quitter Chennai que ce ne l'était, pour moi, de quitter mon continent. On était seules, comme seules les femmes peuvent l'être. *Are you scared to leave your family for the first time? No. And you? Are you scared to travel the world by yourself? I am not.* Seules et courageuses.

Je retrouvais ma famille, je n'étais pas encore tout à fait débarquée de l'avion, que je leur disais comme le sort des femmes m'a touché. J'ai laissé savoir à mes proches, de même qu'à plusieurs personnes qui n'en avaient rien à foutre, que la situation des femmes est la cause que je veux servir.

Dernièrement, j'ai commencé à le dire à des universitaires et à des professionnelles qui, je l'espère, pourront me diriger. Je n'ai pas encore les pieds sur terre que déjà, je me cherche un sujet de recherche. Il se fait des projets plus grands qu'un long voyage. Plus importants, aussi. Ce qui est génial, avec les nouveaux projets, c'est qu'on n'a pas la moindre idée d'où ça va nous mener, même si l'on croit avoir le choix de l'itinéraire.

La vérité, c'est qu'on ne choisit pas. On n'a pas tant de choix, mais pour les femmes, j'ose croire que ça changera.

Repenser l'école

Les parents-étudiant.e.s en quête de reconnaissance

Marie-Christine Pitre
Doctorante en histoire de l'art,
ancienne présidente du CSPE-UQAM,

Mon expérience comme représentante de l'Association facultaire des étudiants en art (AFÉA) au conseil d'administration du Comité de soutien aux parents-étudiants (CSPE) de l'UQAM a été une implication déterminante dans mon cheminement personnel et professionnel. J'ai notamment pu constater que la parentalité étudiante est peu reconnue dans les différentes instances universitaires et gouvernementales. Les parents-étudiants constituent pourtant un bassin de population qui a des besoins particuliers rarement pris en compte de manière spécifique. Mon engagement pour cette cause m'a permis de mieux comprendre l'ampleur des défis entourant l'articulation¹ travail-famille-études pour les parents-étudiants.

Portrait actuel de la situation des parents-étudiants

Le Conseil supérieur de l'éducation (CSE) a fait paraître un rapport en juin 2013 intitulé « Parce que les façons de réaliser un projet d'études universitaires ont changé... ». On y consacre une section entière à la parentalité des étudiants. Comme en témoigne ce

1 • La sociologue Francine Descarries a soulevé la nécessité de parler « d'articulation » d'études-famille plutôt que de « conciliation ». Le mot conciliation « paraît suggérer a priori la compatibilité de deux univers et mettre l'accent sur les pratiques et stratégies individuelles et ponctuelles développées afin de les harmoniser plutôt que sur les dimensions collectives du problème ou de la solution » (Corbeil, Descarries, Guernier, Gariépy 2011a : 9 et 2011b).

rapport, il est difficile de tracer un portrait clair de la situation. Toutefois, une évaluation approximative du réseau de l'Université du Québec estime le ratio des parents à environ 25 % des étudiant.e.s :

Bien que différentes sources de données permettent d'évaluer la proportion d'étudiants-parents dans un établissement ou dans un sous-groupe (par exemple, chez les étudiants à temps plein au 1er cycle), l'on ne dispose pas de telles données pour l'ensemble des universités québécoises. Celles qui sont les plus globales concernent les nouveaux étudiants inscrits au sein du réseau de l'Université du Québec, établissant à 25 % la proportion de ceux qui ont un enfant (Bonin, 2007²). On peut certes penser que cette proportion est plus élevée que celle qui peut s'observer pour l'ensemble du système universitaire québécois, compte tenu de la mission de l'Université du Québec relative à la démocratisation de l'accès aux études (CSE, 2013 : 17).

Il pourrait donc y avoir jusqu'à un étudiant sur quatre avec des enfants, avec une forte « surreprésentation des femmes » qui jonglent aussi avec la parentalité dans le réseau des universités du Québec. L'article « Parents-étudiants de l'UQAM : Réalités, besoins

2 • Ces statistiques proviennent des données recensées par Sylvie Bonin dans le cadre du « Projet ICOPE : Prise de vue récente sur la conciliation études-travail-famille » (2007).

et ressources » publié dans les Cahiers de *IREF* et dans le Magazine électronique du *CAPRES* (Corbeil, Descarries, Guernier et Gariépy 2011a et 2011b) présente les résultats d'un sondage réalisé auprès de 750 parents-étudiants inscrits à l'UQAM au semestre d'hiver 2007. Les femmes ont été trois fois plus nombreuses à répondre au questionnaire. Comme l'indiquent les auteures, « il y a donc lieu de croire que les étudiantes qui conjuguent parentalité et études sont beaucoup plus nombreuses que les étudiants qui partagent cette même réalité » (2011a et 2011b). La précarité financière des parents-étudiants, et plus particulièrement des femmes, me semble l'aspect le plus préoccupant³. En effet, selon l'étude, 57,9 % d'entre elles affirment être en situation de difficulté financière, alors que la proportion est de 48,4 % pour les pères-étudiants. Ce chiffre grimpe à 76,5 % pour tous les parents vivant seuls (2011a : 12). Le mémoire « Études et monoparentalité : trop de devoirs ! » (2013) de la Fédération des associations de familles monoparentales et recomposées du Québec (FAFMRFQ) formule une explication sentie de la situation, pouvant s'appliquer à une majorité des parents-étudiants :

Le fait de poursuivre des études et d'assumer simultanément des responsabilités parentales est déjà un défi que plusieurs trouvent difficile (voire impossible) à relever ! Si cela est vrai pour les parents-étudiants qui vivent en couple, ça l'est encore plus pour les responsables de famille monoparentale, des femmes pour la majorité. Avant même de parler d'obstacles financiers, le simple fait de devoir jongler avec les diverses tâches inhérentes au double rôle de parent et d'étudiant relève trop souvent de la haute voltige ! (2013 : 6)

Les défis sont multiples et l'articulation études-famille est rarement simple, peu importe la situation, même dans le cas où on obtient un financement du programme des prêts et bourses de l'Aide financière aux études (AFE) ou des bourses d'excellence. Malgré ce soutien précieux, ce « double rôle de parent et d'étudiant » est en effet exigeant parce qu'il implique une gestion d'horaire complexe. Pour les parents-étudiants, le temps pour soi est généralement

3 • La précarité des parents-étudiants a été rappelée par Francine Descarries dans le cadre de la table ronde « Dés(Articuler) : études, travail, vie familiale et militantisme » du colloque *Les femmes en sciences humaines*.

rare, voire absent. Cette situation a nécessairement pour effet d'augmenter chez ces derniers les risques d'épuisement. Le CSE émet une hypothèse qui me semble justifiée :

La parentalité touche une proportion plus faible d'étudiants que le travail, peut-être parce qu'elle se concilie plus difficilement avec les études universitaires. On peut en effet penser que, pour des raisons familiales, des individus renoncent à des études universitaires, en évitant d'amorcer un projet d'études ou en l'interrompant avant de l'avoir mené à terme. Comme le soutient Home (1998 : 93), contrairement à l'emploi, « family and student work "just never ends" » (CSE, 2013 : 16).

N'est-il pas inquiétant de constater que des responsabilités familiales puissent être des freins à la poursuite des études pour certaines étudiantes et étudiants ? Ce travail sans fin nécessite une reconnaissance tout aussi légitime que le travail rémunéré puisque les études et la famille contribuent tout autant à transformer la société québécoise. L'accessibilité aux études pour les parents doit être encouragée, notamment parce qu'elle est un facteur de mobilité sociale et qu'elle favorise une curiosité intellectuelle qui reste pour les générations à venir. Pouvons-nous collectivement nous donner les moyens de faciliter l'articulation travail-famille-études ?

Le CSE souligne par ailleurs le fait que les étudiants continuent parfois leurs études afin de rendre possible l'articulation travail-famille-études grâce à la souplesse de l'horaire et à la possibilité de travailler à la maison (CSE, 2013 : 18). J'ai personnellement entamé mes études doctorales pendant ma grossesse, dans l'espoir que l'horaire de travail puisse être facilité. Je pourrais donc dire qu'il s'agit d'une situation paradoxale. La flexibilité est en effet un avantage de taille, mais la rédaction d'une thèse nécessite beaucoup de temps et de réflexion, ce qui est difficilement compatible avec la vie familiale. Je m'interroge fréquemment sur la poursuite de

« N'est-il pas inquiétant de constater que des responsabilités familiales puissent être des freins à la poursuite des études pour certaines étudiantes et étudiants ? Ce travail sans fin nécessite une reconnaissance tout aussi légitime que le travail rémunéré puisque les études et la famille contribuent tout autant à transformer la société québécoise »

mes études et me demande si je devrais opter pour des choix différents. Pourquoi avoir des enfants ? Est-ce encore à ce jour une décision qui semble incompatible avec l'université ?

Briser les tabous

Au-delà de ces données factuelles, il importe aussi de se pencher sur les perspectives d'avenir liées aux études universitaires. Ce qui n'est pas dit ici, c'est que faire le choix d'entamer une formation, c'est aussi prendre des risques. Des sacrifices financiers, certes, combinés à des choix difficiles qui ont aussi des répercussions sur les enfants. Et si ma formation doctorale ne me permettait pas d'accéder à l'emploi convoité ? Ai-je le droit d'imposer cette charge à ma famille ? Comme chercheuse, ce questionnement revient sans cesse. Encore à ce jour, les mères ont beaucoup plus de difficulté à accéder au poste de professeure d'université. Mary Ann Mason écrit cette phrase choc dans la revue *Slate* : « For men, having children is a career advantage. For women, it's a career killer⁴ » (2013). On pourrait facilement penser que l'auteure, travaillant à l'Université de Berkeley en Californie, fait état du contexte américain très éloigné du nôtre. Or, la vie universitaire québécoise est bien peu accueillante pour les femmes, encore moins pour les mères. À preuve, des professeures bien de chez-nous témoignent sous le couvert de l'anonymat dans l'article « Les femmes à l'université » (2014) du premier numéro de la revue en ligne *Françoise Stéréo*. L'article est signé Marie Curé, mais il s'agit bel et bien d'un pseudonyme, montrant de manière évidente qu'il existe encore à ce jour de nombreux tabous dans le milieu universitaire.

Pour celles qui après de longues années d'études, un parcours sans faute marqué par des bourses et diverses reconnaissances, réussissent à être embauchées, il devient presque tabou de se plaindre de son sort. Le salaire et le capital symbolique encore associés à la profession placent incontestablement la professeure dans une position de privilégiée. Pourtant, le milieu universitaire ne fait pas exception : les inégalités s'y reproduisent, là comme partout ailleurs, pour des raisons à la fois

organisationnelles et culturelles (2014).

Je me sens interpellée par ce passage spécifique parce que je suis consciente que je représente une catégorie d'étudiantes privilégiées. Mes bourses m'ont permis d'avoir un court congé parental payé. Malgré tout, mes huit années à l'UQAM ont été coûteuses en frais de scolarité et rien ne m'assure un poste un jour. Une des professeures anonymes citées dans l'article témoigne : « J'ai souvent entendu de jeunes et brillantes consœurs au cours de mes études qui me disaient qu'elles auraient pu penser à devenir profs si elles pouvaient travailler à mi-temps ; or, à ma connaissance, ce n'est pas possible » (2014). Il s'agit en effet d'une question légitime. Pourquoi est-ce si difficile de transformer le milieu universitaire pour le rendre plus ouvert à la vie familiale ? Le fait d'adapter l'université à un parcours de vie moins exclusif ne pourrait-il pas être plus en phase avec la réalité du Québec d'aujourd'hui ?

Autres possibilités

Certes, le CSE se dit conscient « des besoins particuliers des étudiants-parents [qui] font l'objet d'une vive préoccupation de la part de certains groupes qui explorent ou qui suggèrent des pratiques novatrices en la matière » (CSE, 2013 : 56). On note la mise en place de la cote « P » (parents-étudiants) au Collège Ahunnic5 et l'élaboration projetée de politiques familiales (ÉNAP, UQAM, Concordia, Université Laval) ou de l'obtention pour tous les parents du statut temps plein (Université Laval) (CSE, 2013 : 56). Or, ces « pratiques novatrices » (dont plusieurs sont encore au stade de projet) sont loin d'être la norme dans les établissements d'enseignement du Québec et ne s'y retrouvent pas actuellement sous une forme institutionnalisée.

L'UQAM fait figure d'exemple phare par l'existence du Comité de soutien aux parents étudiants depuis 2008 (CSPE-UQAM). Ce groupe d'envergure est un lieu de rencontres et d'échanges qui s'occupe de créer des événements afin de développer un sentiment d'appartenance entre parents. Le Comité veille également à organiser des foires aux vêtements pour aider concrètement les familles. De plus, la mise en place du CPE Tortue-Tête à horaire atypique a été possible grâce au financement de la Cotisation automatique non obligatoire

(CANO). L'ouverture est prévue pour l'hiver 2015. Le CSPE-UQAM a d'ailleurs inspiré la mise en place du CSPE-UdeM qui existe depuis 2013.

Le CSPE souhaiterait adopter une politique familiale à l'UQAM afin de sensibiliser la communauté universitaire à cette réalité, en plus de faire reconnaître le statut des parents-étudiants. Ces revendications sont précisées par Mylène Geoffroy dans un mémoire intitulé « Le statut réputé "temps plein" pour les parents étudiants inscrits à temps partiel à l'UQAM : Une question d'équité » (2013). Elle souligne le fait que l'Aide financière aux études (AFE) a mis en place des accommodements pour soutenir les étudiants inscrits à temps partiel :

L'AFE accorde depuis 2002 le statut d'études « réputées à temps plein » aux étudiantEs inscrits à temps partiel qui cumulent 6 crédits ou 20 heures d'enseignement par mois si ils [sic] et elles se trouvent dans l'une de ces situations : enceinte d'au moins 20 semaines ; cheffe de famille monoparentale habitant avec un enfant âgé de moins de 12 ans ; avec conjoint ou conjointe et habitant avec un enfant (le sien ou celui de l'autre personne) âgé de moins de 6 ans (Geoffroy, 2013 : 6).

Ces étudiants peuvent ainsi avoir accès à des bourses et limiter leur précarité financière. Pourtant, ces mesures suggérées par l'AFE ne sont pas prises en compte par l'UQAM elle-même, alors que les besoins sont criants.

Dans un contexte où les parents-étudiants n'ont pas de statut reconnu, il importe d'entreprendre des campagnes de sensibilisation afin de les sortir de leur invisibilité dans les lieux d'enseignement. Le Québec devrait encourager la parentalité étudiante afin de soutenir toutes celles et ceux qui souhaitent s'épanouir à travers un projet d'études. Donnons-nous les moyens de partager ce désir d'apprendre.

4 • Traduction libre : « Chez les hommes, avoir des enfants est un avantage pour leur carrière. Pour les femmes, c'est un tueur de carrière ».

Références

BONIN, Sylvie. 2007. « Projet ICOPE : Prise de vue récente sur la conciliation études-travail-famille », CAPRES, *Consortium d'animation sur la persévérance et la réussite en enseignement supérieur*, mai 2011. Consulté le 25 mars 2014. En ligne <http://www.uquebec.ca/capres/fichiers/art_UQ-nov-07.shtml>.

CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION. 2013. « Parce que les façons de réaliser un projet d'études universitaires ont changé... », *Avis au ministère de l'enseignement supérieur, de la recherche, de la science et des technologies*, juin 2013. Consulté le 2 juillet 2013. En ligne <<http://www.cse.gouv.qc.ca/fichiers/documents/publications/Avis/50-0480.pdf>>.

CORBEIL, Christine, DESCARRIES, Francine, GUERNIER, Geneviève et Geneviève GARIÉPY. 2011a. « Parents-étudiants de l'UQAM : Réalités, besoins et ressources », *Cahiers de l'IREF*, janvier 2011. Consulté le 15 juin 2014. <https://iref.uqam.ca/upload/files/publications/textes_en_ligne/Rapport_Parents_Etudiants_Janvier_2011.pdf>.

CORBEIL, Christine, DESCARRIES, Francine, GUERNIER, Geneviève et Geneviève GARIÉPY. 2011b. « Parents-étudiants de l'UQAM : Réalités, besoins et ressources », *Magazine électronique du CAPRES, Consortium d'animation sur la persévérance et la réussite en enseignement supérieur*, mai 2011. Consulté le 25 mars 2014. En ligne <<http://www.uquebec.ca/capres/articles/articles-10-11/VS-imprimable/art-UQAM-mai-2011.pdf>>.

CURÉ, Marie [pseudonyme]. 2014. « Les femmes à l'université », *Françoise Stéréo*. Consulté le 25 juin 2014. En ligne. <<http://francoisestereo.com/les-femmes-a-luniversite/>>.

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS DE FAMILLES MONOPARENTALES ET RECOMPOSÉES DU QUÉBEC (FAFMRQ). 2013. « *Études et monoparentalité. Trop de devoirs !* ». Consulté le 13 juillet 2014. En ligne. <http://www.mesrs.gouv.qc.ca/fileadmin/administration/librairies/documents/Contributions_courriel_facebook/02-2013_-_FAFMRQ_-_Etudes_et_monoparentalite.pdf>.

GEOFFROY, Mylène. 2013. « Le statut "réputé temps plein" pour les parents étudiants inscrits à temps partiel à l'UQAM : Une question d'équité ». *Comité de soutien aux parents étudiants de l'UQAM*. Consulté le 12 mars 2014. En ligne <http://cspeuqam.files.wordpress.com/2012/09/avis_reconnaissance-temps-plein_final1.pdf>.

MASON, Mary Ann. 2013. « In the Ivory Tower, Man Only ». *Slate*. Consulté le 9 mars 2014. En ligne. <http://www.slate.com/articles/double_x/doublex/2013/06/female_academics_pay_a_heavy_baby_penalty.html>.



Caroline Bourbonnais, coordonnatrice du CSPE UQAM qui semble incarner les défis liés à l'articulation travail-famille-études.

L'apprentissage de la domination masculine à l'école primaire

Sophie Labelle

Bachelière en éducation préscolaire et enseignement primaire,
UQAM

«Or, si la mission de l'école est de préparer l'enfant à être un.e citoyenne, nous pouvons nous demander si, malgré le décrochage [...] et les moins bons résultats scolaires [...], l'école ne favoriserait pas les garçons, contrairement à ce que les théories masculinistes populaires soutiennent.»

On la côtoie chaque jour, cette image de la petite fille studieuse et disciplinée en classe. On l'a peut-être soi-même incarnée. Mais lorsqu'on parle du comportement docile des filles dans les classes au primaire, devrait-on parler de comportement exemplaire ou de subordination? La question elle-même peut choquer, mais on ne parle pas impunément des filles en ces termes, nous sommes en 2014 après tout. Induire que les filles sont soumises, dans la classe, c'est affirmer que la mixité scolaire (les classes composées de garçons et de filles) ne produit pas nécessairement l'égalité entre les genres. C'est de déclencher une conversation encore marginale, à propos de l'apprentissage de la hiérarchie entre les garçons et les filles dans la société, et ce, dès l'âge préscolaire ou même plus tôt, si on pense aux messages médiatiques et à certains schémas sociaux reproduits à l'intérieur de la famille.

Genres et curriculum caché

Bien entendu, les enseignant.e.s ne sont pas nécessairement conscient.e.s de cet apprentissage des hiérarchies. Dans le domaine de l'éducation, on distingue le *curriculum formel*, soit la partie explicite des enseignements : ce qui est « censé être mis en œuvre par l'enseignant.e » et censé être appris par l'élève » (Perrenoud, 1993); du curriculum réel, soit ce que l'élève retient effectivement. Ce dernier se décline en deux parties : une partie *manifeste*: ce qui

a été explicitement enseigné à l'élève, et une partie *cachée*, que Nicole Mosconi, une éminente sur le sujet, définit par : « la différence entre les contenus, les finalités, les objectifs prescrits et ces choses qui s'acquièrent à l'école (savoirs, compétences, représentations, rôles, valeurs) sans jamais figurer dans les programmes officiels ou explicites ». (Mosconi, 2001)

En effet, les hiérarchies sociales, on parle de celles entre les races, les âges, les genres, les sexes ou les classes, sont apprises *implicitement*, par plusieurs moyens (relations avec les pairs, images stéréotypées dans les manuels, jeux de rôles, etc.). Ainsi, la classe est un puissant vecteur de reproduction des inégalités entre les genres.

La sagesse populaire à la rescousse

Étant moi-même étudiante en éducation, j'ai pu voir, à plusieurs occasions lors de mes stages, cet apprentissage implicite à l'œuvre. Ce sont parfois de simples remarques d'enseignant.e.s, des présuppositions sur le comportement des enfants identifiées comme filles, souvent perçues comme une masse indistincte et sans besoin d'attention. Ce sont aussi des commentaires ou des indications sur le comportement des enfants identifiés comme garçons, qui ont toujours une « personnalité forte » ou certains besoins spécifiques à connaître, ce qui, ultimement,

inculquerait une plus grande valeur à la distinction des garçons.

Mais ça ne s'arrête pas là. On brandit souvent l'argument du décrochage scolaire pour affirmer que l'école est un instrument castrant et féminisant qui ne favoriserait d'aucune manière les garçons. Les meilleurs résultats scolaires des filles en seraient l'indicateur ultime. Pourtant, si on regarde les données de plus près, les résultats scolaires ont très peu à voir avec le favoritisme qu'on suppose envers les filles : par exemple, aux études supérieures, celles-ci s'inscrivent moins dans les programmes « payants » le temps d'enseignement particulier octroyé aux filles est toujours moindre que celui octroyé aux garçons¹. Bref, à l'issue de leur parcours scolaire, les filles s'estiment encore moins compétentes que leurs confrères masculins.

Les différences entre les autoperceptions féminines et masculines ne sont pas anodines : en termes de revenus et d'accès aux ressources, les femmes sont les grandes perdantes. Mentionnons également le taux de chômage plus élevé chez les femmes et le fait que celles-ci gagnent encore environ 72% du salaire des hommes, selon les derniers chiffres disponibles. Or, si la mission de l'école est de préparer l'enfant à être un.e citoyen.ne, nous pouvons nous demander si, malgré le décrochage² et les moins bons résultats scolaires³, l'école ne favoriserait pas plutôt les garçons, contrairement à ce que les théories masculinistes populaires soutiennent.

De la socialisation des filles

Mais comment l'école en vient-elle à favoriser autant les enfants identifiés comme garçons ? Selon Establet et Beaudelot (2006), c'est la socialisation de genre qui pousse les filles à se conformer à un modèle stéréotypé de « soumission, [de] docilité [et de] passivité » qui leur permettrait de s'adapter plus facilement au modèle scolaire... dans un premier temps seulement. Le modèle social du « petit gars » qui s'agit et qui a une personnalité forte, bien que désavantagé en premier lieu, devient toutefois garant

1 • Duru-Bellat parle d'un ration d'environ 1 : 2 pour les heures d'accès à de l'enseignement particulier H/F.

2 • Le décrochage scolaire des garçons peut-être lu comme une prise de pouvoir sur l'institution.

3 • L'octroi de mauvais résultats scolaires peut faire partie, selon Sylvie Ayrat, d'un système de construction de la virilité.

de succès dans les environnements plus compétitifs, comme le marché du travail actuel.

À la lecture d'études telles que *La Fabrique des garçons* (Ayrat, 2011), *Du Côté des petites filles* (Belotti, 1973), *Allez les filles!* (Establet et Beaudelot, 2006), *L'École des filles* (Duru-Bellat, 1990), l'ensemble des travaux de Nicole Mosconi ou, plus près de nous, ceux de Pierrette Bouchard : plusieurs constats doivent être faits pour comprendre de quelle manière les filles sont désavantagées et dépréciées par le système scolaire. Nous avons vu comment les filles étaient perçues différemment des garçons : aussi, en milieu scolaire, il est nécessaire de tenir compte de « l'effet Pygmalion, » et des prophéties auto-réalisatrices. Ces théories expliquent que le fait de s'attendre à ce que les garçons nécessitent davantage d'attention contribuerait au fait qu'ils en aient réellement besoin. Ensuite, le constat doit être fait que les attentes envers les filles sont moindres qu'envers les garçons en ce qui concerne le fond. On félicitera et insistera davantage sur la calligraphie et sur la propreté du travail des filles que sur celui des garçons, qu'on trouvera davantage créatif et original. Finalement, on considèrera les mauvaises performances des garçons comme étant attribuables au fait qu'ils n'utilisent pas leur plein potentiel, alors que la meilleure performance des filles sera uniquement attribuable à leur travail. La bonne performance apparaît donc comme innée chez les garçons, mais acquise chez les filles, contribuant de ce fait à artificialiser et objectiver la pensée et la substance de celles-ci.

La gestion de classe au service de la domination masculine

Nous avons vu comment les garçons, par des mécanismes souvent inconscients, accaparent l'attention et le temps des enseignant.e.s. Maintenant, attardons-nous aux manières dont les différentes pratiques de gestion de classe rendent légitime la domination masculine.

Si nous prenons pour acquis que les filles ont fait l'apprentissage de la docilité par le biais de l'hégémonie masculine, nous pouvons raisonnablement conclure que la nécessité des pratiques de gestion de classe telles que les routines, les rangs, les transitions ou les déplacements, sont spécifiquement adressés aux

enfants assignés garçons, d'autant plus lorsque ces pratiques sont genrées (rangs de filles ou de garçons, séparation en groupes selon le genre, lieux ségrégués selon le genre [toilettes, vestiaires] etc.). Par le biais de sanctions moussant leur virilité et par la démonstration de leur pouvoir sur l'autorité, les enfants assignés garçons qui ne respectent pas les règles de la classe contribuent à la domination masculine sur celle-ci. Ainsi, on se retrouve dans un cercle vicieux dans lequel les besoins spécifiques des enfants assignés garçons contrôlent l'agenda, la disposition spatiale ainsi que les routines de la classe et de la cour de récréation (même si la dynamique qui y est à l'œuvre est substantiellement différente).

Les filles, mais surtout le féminin et les masculinités non-hégémoniques

Les filles ne sont pas les seules à être désavantagées par la misogynie et le sexisme institutionnel du système scolaire. Les enquêtes de Sylvie Ayrat et de Janik Bastien Charlebois démontrent à quel point les garçons perçus comme étant efféminés⁴ souffrent de discriminations semblables. Ceux-ci, par leurs affinités perçues avec les filles et le féminin, sont délégitimés dans leurs prétentions à l'accès aux mêmes privilèges que leurs camarades «virils».

Si l'on prend en compte la division genrée et binaire qu'induit et impose la domination masculine, les enfants qui s'identifient en dehors de la binarité fille/femme/féminine ou garçon/mâle/masculin voient leurs expériences et leur identité niées, délégitimées et invisibilisées au profit d'un modèle de masculinité unique et omniprésent. Ce qui n'aide en rien les enfants transgenres ou non-conformes dans leur expression de genre qui vivent davantage d'anxiété à l'école, d'insécurité et de troubles du sommeil et de l'alimentation.

Conclusion

Ainsi, on peut se demander si le fait que les filles aient un comportement plus docile et plus calme en classe est simplement une manière de performer la féminité dans notre culture ou encore, une reproduction, à l'intérieur de la classe, d'un schéma

social d'hégémonie masculine. La question se pose. Étrangement, le milieu de l'éducation se montre souvent très réfractaire à l'adoption d'un point de vue féministe en éducation. Pourtant, toutes les études tendent à confirmer ce fait : l'école contribue à renforcer la domination masculine, pour reprendre les mots de Pierre Bourdieu. C'est à l'école que se reproduisent les rapports de genre, c'est à l'école que se reproduisent des schémas sociaux inégalitaires. C'est entre autres pourquoi, en juin 2014, la communauté universitaire s'est indignée quand le gouvernement français a reculé, sous la pression de groupes de droite et religieux, devant l'adoption du programme *ABCD de l'égalité*, visant à neutraliser les stéréotypes de genre au primaire. Et quand toutes les études démontrent que l'école favorise les garçons au détriment des filles, comment justifier l'absence d'analyse féministe ou sociologique au sein même des programmes des futur.e.s enseignant.e.s?

Références

- AYRAL, S. (2011) *La Fabrique des garçons : Sanctions et genre au collège*. Paris : Presses universitaires de France.
- BAUDELLOT, C. Et R. Establet, 1993 [2006], *Allez les filles!*, Paris : Éditions du Seuil .
- BOUCHARD, P. et J.-C. ST-AMANT (1996). *Garçons et filles : stéréotypes et réussite scolaire*, Montréal : Éditions du Remue-ménage.
- CHAMBERLAND, L., A. Baril et N. Duchesne (2011). *La transphobie en milieu scolaire au Québec*, Rapport de recherche, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- COULON, N. et G. Cresson (2007) *La petite enfance : entre familles et crèches, entre sexe et genre*, Paris : L'Harmattan.
- DURU-BELLAT, M. (2004). *L'École des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux?*, Paris, L'Harmattan.
- MOSCONI, N. (2001). *Comment les pratiques enseignantes fabriquent de l'inégalité entre les sexes*, Toulouse : Les dossiers des sciences de l'éducation, n°5, p.97-109.

4 • On ne parle pas d'orientation sexuelle, ici, mais bien d'expression de genre.



Illustration: Sophie Labelle

Paradoxes au quotidien et le «dilemme de Wollstonecraft»: repenser l'école

Marie-Eve Jalbert

Candidate à la maîtrise en Philosophie,
Université de Montréal

Alexandra Pelletier

Candidate à la maîtrise en Sciences de la communication,
Université de Montréal

Le campus de l'Université de Montréal demeure encore cette année le lieu de situations préoccupantes en ce qui concerne les réalités vécues par des femmes. Le bilan provisoire de l'année universitaire 2013-2014 n'est pas à l'image de ce que l'esprit de collégialité laisse à voir. L'administration de l'université a semé la controverse dès le début du trimestre d'automne avec une publicité pour son centre sportif (CEPSUM), une affiche géante en bordure du boulevard Édouard-Montpetit sur laquelle une nageuse affirmait fièrement avoir « un beau gros complexe »¹. La campagne de mauvais goût a suscité la critique, d'abord parce qu'on s'est demandé comment l'Université de Montréal avait pu cautionner ce slogan créé par la firme de marketing avec laquelle elle faisait affaire depuis dix ans, ranimant du coup le questionnement sur la sous-traitance et la déresponsabilisation des administrateurs et administratrices. L'affiche, qui a dû être remplacée, a aussi engendré des coûts supplémentaires. Faut-il rappeler que la mauvaise gestion des budgets universitaires a été décriée à même les pavés il y a moins de deux ans?

L'Université a dû revoir lors du même trimestre la campagne de sensibilisation pour la prévention du harcèlement et de l'agression. Puisque l'utilisation de la drogue du viol a été plus fréquente sur le

campus en 2012-2013², la campagne orchestrée par le Bureau d'intervention en matière de harcèlement (BIMH) avait pour slogan « Surveille ton verre ». On envisageait même, lors de certains partys organisés par la fédération étudiante (FAECUM) d'utiliser du colorant pour commander la vigilance aux potentielles victimes. Le slogan a rapidement fait controverse à cause de la responsabilisation de la victime qu'elle laissait sous-entendre, et certaines affiches ont tardé à être retirées par le BIMH, tandis que celles qui n'ont pas été arrachées par des étudiantes peuvent encore être aperçues sur quelques babillards du campus.

Du côté des employés et employées de l'Université de Montréal, plusieurs symptômes laissent croire que l'implantation du nouveau progiciel de gestion Synchro pourrait être à l'origine d'une surcharge de travail chez les techniciennes en gestion de dossiers étudiants (TGDE)³. Ce poste, majoritairement occupé par des femmes⁴, laisse place à plusieurs absences prolongées au travail pouvant être liées à l'implantation de ce système, aux dires des étudiants et étudiantes, kafkaïen.

2 • ETHIER, T. (2013, 27 février). «L'UdeM préoccupée par le GHB». *Quartier Libre*. Repéré à <http://quartierlibre.ca/ludem-preoccupee-par-le-ghb-2/>.

3 • GAUDREAU, C. (2013, 13 novembre). «Pertinence toujours contestée». *Quartier Libre*. Repéré à <http://quartierlibre.ca/pertinence-toujours-contestee/>.

4 • UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL. (2014). «Coordonnées des T.G.D.E.». Repéré à <http://www.etudes.umontreal.ca/joindre/tgde.aspx?url=http://www.etudes.umontreal.ca/joindre/tgde/tgde.html>.

1 • GUTIERREZ, E. (2013, 18 septembre). «Slogan à double sens». *Quartier Libre*. Repéré à <http://quartierlibre.ca/slogan-a-double-sens/>.

L'une des situations les plus préoccupantes demeure la hausse des signalements répertoriés par le Bureau d'intervention en matière de harcèlement. Sans pouvoir déterminer si cette hausse est attribuable à une augmentation des cas de harcèlement ou à la déstigmatisation de la dénonciation, il reste que plus de deux cents cas de harcèlement ont été signalés lors de l'année 2012-2013. Ces signalements, qui concernent des cas de traitement discriminatoire, d'abus de pouvoir, de harcèlement verbal ou physique, d'agression ou de viol, ont permis d'établir que les victimes/survivantes étaient majoritairement des femmes.

Ainsi, en tant que membre de la communauté de l'Université de Montréal, les enjeux au cœur de nos préoccupations sont les abus de pouvoir et la discrimination dont les femmes sont victimes, l'image de la femme véhiculée par l'université dans ses campagnes promotionnelles ou de sensibilisation, dans le cadre plus général du laxisme de l'administration et de la fédération quant à la mobilisation de pratiques critiques. Cependant, nous sommes aussi interpellées par la faible présence des femmes dans certaines disciplines (comme la Philosophie, la Physique, ou l'Informatique), le rôle des biais implicites dans l'évaluation (des travaux, des curriculum, des soumissions), la faible présence de la pensée féministe dans les corpus enseignés, l'isolement de la recherche en études féministes et l'absence de structures reliant les chercheur-e-s malgré une présence forte mais constellée de la recherche en études féministes. Notre quotidien, c'est donc à la fois le travail de recherche et l'engagement envers la communauté qui nous voit évoluer depuis plusieurs années maintenant.

Cet engagement se situe tant au niveau associatif, dans la structure politique étudiante et administrative, qu'au niveau de l'organisation d'événements et d'espaces de discussion pour la diffusion de la recherche et la réflexion collective. Il faut savoir que le militantisme féministe à l'Université de Montréal n'est encadré d'aucune manière, et que les efforts sont portés à bout de bras par des poignées d'étudiantes, de chercheuses, d'employées et de professeures éparpillées à travers les départements et les instances. Que ce pluralisme d'initiatives constitue une faiblesse ou une force pour le mouvement féministe au sein de la communauté de l'UdeM est une question dont il reste encore à débattre. Pour

l'instant, nous sommes d'avis que cet engagement local pour une réflexion critique et une prise de conscience collective à l'égard des réalités féminines comporte un enjeu de taille dont nous aimerions faire ressortir les considérations dans ce texte.

À partir du « dilemme de Wollstonecraft », nous verrons de quelle manière notre quotidien d'étudiantes, de chercheuses et d'activistes posent nos différentes revendications dans des rapports qui sont parfois contradictoires. Dans notre parcours académique, il est souhaitable (voire nécessaire) de souscrire aux normes d'excellence. Or, le dévoilement de certaines formes de partialité au sein des structures évaluatives appellent à critiquer les lieux d'un traitement inéquitable. En somme, une tension survient chez l'étudiant ou l'étudiante qui, dénonçant certaines formes de discrimination intrinsèques aux mécanismes de l'excellence, doit tout de même œuvrer au sein de ces structures pour obtenir une reconnaissance de son travail académique. Dans nos engagements sociaux et politiques envers la communauté associative (associations étudiantes, comités de mobilisation, groupes d'intérêts, etc.), nos efforts doivent souvent s'inscrire au sein des structures politiques prévues par l'institution pour pouvoir être reconnus. Ce sont souvent les mêmes structures dont nous dénonçons les lacunes et les zones d'ombre. En revanche, si nous participons à une réflexion critique en marge des structures officielles, nous perpétons un exil de ces dernières et désinvestissons les espaces officiels. L'organisation en groupes satellites, réinstrumentalisés par la structure officielle, ajoute à la déresponsabilisation d'une prise de conscience collective. Enfin, la critique des mécanismes d'évaluation ou des structures universitaires et associatives depuis notre point de vue féministe pourrait venir alimenter une distinction (par exemple : de genre) et contribuer, d'une certaine manière, au traitement différencié.

Pour expliquer le paradoxe qui caractérise ce double-rapport à la communauté académique et à la critique de celle-ci, nous proposons de faire une analogie avec le « dilemme de Wollstonecraft » tel qu'il a été conceptualisé par Carole Pateman dans *The Patriarchal Welfare State*.

Le « dilemme de Wollstonecraft »

Pour Carole Pateman, la revendication des femmes pour l'accès à la citoyenneté comporte deux dimensions qui semblent irréconciliables, au fondement d'une situation paradoxale qu'elle illustre par la figure de Mary Wollstonecraft. À l'instar de cette dernière, plusieurs femmes ont revendiqué le droit d'être reconnues comme des citoyennes égales à leurs confrères, tout en revendiquant une reconnaissance de leurs spécificités (tel que le fait d'être mère, le rôle au sein de la famille et le travail à la maison). N'étant pas inférieure à l'homme, la femme devait être reconnue au sein d'une conception universelle et sexuellement neutre de la citoyenneté. Parallèlement, comme ce fut le cas de Mary Wollstonecraft, ces femmes demandaient une reconnaissance des attributs spécifiques aux femmes.

Le dilemme, pour Pateman, n'est pas tant la tension entre la demande d'accès au statut universel (donc sexuellement neutre) de citoyen et la reconnaissance d'une particularité féminine qui vienne maintenir une distinction entre les sexes. La citoyenneté universelle maintient *théoriquement* les particularités

a contribué au maintien d'une structure patriarcale. Le concept de citoyenneté s'est articulé pour Pateman autour de prédicats comme la capacité d'indépendance (matérielle et intellectuelle), dont les corollaires sont le revenu du travail, l'accès à la propriété, la capacité de se défendre et de se gouverner. Comme le montre Pateman, les femmes, étant doublement exclues de la participation à la société civile et à l'État et confinées à la sphère familiale, n'ont pas accès aux attributs de la citoyenneté. Pour être reconnues comme citoyennes selon la conception universelle, elles doivent faire valoir leur capacité à l'indépendance. Elles ne peuvent donc le faire en revendiquant une reconnaissance de leur nécessité pour la famille, puisque la sphère familiale est dénuée de la possibilité d'accéder à l'indépendance (c'est une forme de travail qui n'est pas rémunérée et qui suppose l'interdépendance de la famille et de la mère). Finalement, Pateman démontre que la citoyenneté pensée comme indépendance repose sur le travail invisibilisé des femmes, travail qui permet aux hommes d'accéder à l'indépendance.

« Le dilemme, c'est donc cette position paradoxale, voire insurmontable, qui pose les deux registres de revendications l'un contre l'autre. »

des individus et groupes d'individus; elle ne fait, en théorie, qu'accorder le statut de citoyen en restant aveugle aux différences, précisément parce qu'elle pose l'égalité de tous et toutes.

Le dilemme survient plutôt une fois qu'est dégagé le caractère *fausseté universel* de la citoyenneté, autrement dit le caractère discriminatoire de l'universalité. Les travaux de Carole Pateman, ainsi que ceux d'Iris Marion Young à différents égards⁵, ont mis en évidence le fondement masculin de la citoyenneté universelle et la manière dont celle-ci

5 • Dans « Polity and Group Difference: A Critique of the Ideal of Universal Citizenship », Young démontre comment les différents prédicats du caractère universel de la citoyenneté entrent en contradiction les uns avec les autres. Elle oppose à la citoyenneté universelle, essentiellement construite à partir de l'identité bourgeoise mâle, un concept de citoyenneté différenciée. Tout comme chez Pateman, la femme est à l'origine exclue par le statut universel de citoyen: « *The generality of the public thus depends on excluding women, who are responsible for tending to that private realm, and who lack the dispassionate rationality and independence required of good citizens.* » YOUNG, I. M. « Polity and Group Difference: A Critique of the Ideal of Universal Citizenship » dans *Ethics*, Vol. 99, No. 2, (Jan., 1989), p. 254.

Réarticulation du dilemme

Le dilemme, c'est donc cette position paradoxale, voire insurmontable, qui pose les deux registres de revendications l'un contre l'autre. Pour montrer comment ce « dilemme de Wollstonecraft » s'articule dans notre réalité, nous parlerons plutôt de « paradoxe », car il nous semble qu'un dilemme commande un choix tranché, alors que, comme nous le verrons, une situation paradoxale pose une nuance sans toutefois réduire deux actions apparemment contradictoires à l'absurde. Pateman parle elle-même de « paradoxe central » auquel sont confrontées les femmes.

Notre rapport à la communauté académique est double en vertu de notre statut d'étudiantes-chercheuses et d'individus engagés envers la communauté dans laquelle nous évoluons⁶.

6 • Ce double-rapport caractérise possiblement le quotidien d'une multitude d'individus évoluant, comme nous, sur le campus. Néanmoins, ce que nous avançons dans ce texte est l'expression

Même si nous analysons ici ce rapport en deux temps, il s'agit des revers d'une même médaille, d'une même réalité. Dans la *sphère de la recherche*, le souci d'exceller force les étudiantes et les étudiants à s'inscrire dans le système de fonctionnement de l'excellence académique : en plus d'obtenir les notes nécessaires, ils doivent se démarquer par la production d'articles et de comptes-rendus, l'organisation d'événements académiques, la participation à des comités d'évaluation, pour ne nommer que quelques-unes des attentes à l'égard des chercheurs. Il est à noter que ces activités complémentaires s'inscrivent elles-mêmes dans des systèmes hiérarchiques de prestige⁷.

Dans la *sphère d'engagement social et politique* envers la communauté, nous investissons des efforts au sein des structures politiques de l'Université pour donner plus de visibilité aux réalités vécues par des femmes, dont nous avons énuméré certains enjeux en introduction. Les revendications, passées, présentes et à venir, doivent être énoncées dans le cadre de la politique étudiante et administrative pour avoir une valeur performative au sein de l'institution. Autrement dit, les revendications sont légitimes pour la communauté seulement une fois que l'institution (les conseils, les assemblées, les départements, les associations) y apposent leur sceau, sous la forme de « positions », « règlements », « amendements ». Les revendications doivent être validées par les instances qui sont, le plus souvent, dénoncées par la critique. Nous exposerons plus loin comment l'alternative d'établir la réflexion critique en marge des instances comportent, elle aussi, son lot d'enjeux.

Le dilemme au sein de la sphère de la recherche: la valeur de l'excellence et le cas de la philosophie

Afin d'obtenir la reconnaissance de leurs travaux de recherche, les étudiants et étudiantes doivent accepter les termes des structures d'évaluation, puisque ce sont ces dernières qui *attribuent l'excellence*. Dans le cas des soumissions de publications, d'application pour des charges de travail ou encore d'attribution des distinctions, une

de notre réalité, nous ne voulons pas parler au nom d'autres personnes.

7 • On pense aux différentes distinctions comme les bourses, mais aussi aux multiples espaces de publications, qui sont de prestiges différents et qui s'inscrivent dans des rapports hiérarchiques.

délibération est au cœur du processus d'évaluation. À partir du moment où l'on peut raisonnablement croire que ces structures évaluatives ne sont pas dépourvues de partialité (que ce soit, par exemple, sous la forme du biais implicite, du traitement de faveur, du conflit d'intérêts, de rapports de pouvoir) et qu'ils perpétuent à certains moments des formes de traitement inéquitable, le dilemme se pose ainsi : critiquer la structure de reconnaissance de la valeur d'excellence au sein de laquelle nous devons pourtant œuvrer et nous démarquer. L'analogie avec le dilemme de Wollstonecraft est la suivante : la reconnaissance de notre travail de recherche se fait dans le cadre de la conception académique de l'excellence et de ses prédicats, dont le curriculum est garant; en revanche, les traitements potentiellement inéquitables qui viennent biaiser l'octroi de l'excellence appellent à être critiqués et dévoilés. En somme, il devient inconfortable de participer à ces structures, de demander une reconnaissance du travail académique s'il peut y avoir une partialité explicite au niveau des méthodes d'évaluation. D'autre part, la critique des structures évaluatives et de possibles demandes de réparation reposent sur la mise en évidence du traitement différencié, rappelant et alimentant du coup une différence.

Le cas des structures académiques de la philosophie a fait dernièrement l'objet d'une réflexion critique collective, particulièrement à travers le continent nord-américain. La faible et stagnante proportion de femmes dans les départements de philosophie américains, alors qu'on observe une tendance vers la parité dans les autres disciplines, soulèvent l'inquiétude suivante: y a-t-il un obstacle sous-jacent à la discipline, à ses mécanismes de reproduction ou à ses structures académiques, qui freine la diversification de la représentation au sein des départements de philosophie (corps professoral et corps étudiant)? Cette question a mené plusieurs professeuses et chercheuses⁸ à se questionner sur

8 • Voir, entre autres, HASLANGER, S. «Changing the Ideology and the Culture of Philosophy : Not by Reason (alone)» dans *Hypathia*, Volume 23(2), Printemps 2008, p.210-223; ALLEN, A. et al. «Situating Voices: Black Women in/on the Profession of Philosophy» dans *Hypathia*, Volume 23(2), Printemps 2008, p.160-189; «Women in Philosophy», Une série de cinq billets parus dans la section «Opinionator» du *New York Times*, dans la semaine du 2 septembre 2013. [En ligne : <http://opinionator.blogs.nytimes.com/tag/women-in-philosophy/>]; «How can we end the male domination of philosophy?», un billet de Jonathan Wolff paru dans l'édition du 26 novembre 2013 du quotidien *The Guardian* [En ligne : <http://www.theguardian.com/education/2013/nov/26/modern-philosophy-sexism-needs-more-women>]; «Women in Philosophy», en ligne sur *Philosophers Magazine* par Jennyfer

Saul sur les biais implicites et la menace du stéréotype en Philosophie [En ligne : <http://philosophypress.co.uk/?p=1079>]; *Implicit Bias and Philosophy International Research Project*, un projet de recherche qui étudie l'interférence des biais implicites en Philosophie [En ligne : www.biasproject.org].

le rôle des biais implicites dans le fonctionnement académique de départements de Philosophie (embauche, évaluation, critères d'excellence, etc.)

Plus généralement, ces professeures ont fait valoir, par une série de témoignages, que leur minorité numérique au sein des départements à l'époque du parcours étudiant avait été un facteur de découragement, pour elles mais surtout pour celles qu'elles ont vu partir. À cause de cette marginalisation, elles auraient été plus vulnérables à l'isolement et à la solitude, à la menace du stéréotype (*stereotype threat*), à la micro-agression (ou carrément à l'agression). Elles auraient été plus facilement stéréotypées, renforçant les biais implicites ou la discrimination explicite à leur égard. À cela s'ajoute la difficulté de révéler l'existence de ce mécanisme aliénant, difficulté qui vient accroître le fardeau de la preuve dans le dévoilement des formes de partialité. Ce qui nous intéresse ici, c'est la possible interférence avec des biais implicites négatifs envers certains individus ou groupes d'individus dans les rapports de pouvoir qui régissent la vie académique et les mécanismes de l'excellence. Supposer que ces mécanismes neutres *en théorie* puissent être à l'origine de traitements inéquitables commande certaines remises en question.

Il y a lieu de croire que la connaissance des caractéristiques personnelles d'un individu (sexe, nationalité, et autres) puisse jouer un rôle dans l'évaluation. La notion de « biais implicite » est de plus en plus discutée au niveau des études sur les causes de la discrimination. Le biais implicite, c'est-à-dire la rapidité avec laquelle sont associées deux idées qui ne sont pourtant pas codéterminées, pourrait être le lieu d'une discrimination conditionnée beaucoup moins évidente à identifier. En ce qui nous concerne, une étude sur l'impact du sexe et des connotations greffées du genre dans l'évaluation de curriculum a récemment confirmé qu'un biais implicite en défaveur des femmes était en jeu dans l'octroi des charges de travail dans le domaine académique de la psychologie⁹. Puisqu'il est considéré que

9 • Voir à cet effet l'étude sur les marqueurs de sexisme dans le discours des évaluateurs professionnels: NDOBO, André, «Biais sexistes et marques d'inégalité de genre dans le discours des recruteurs: un effet de la persistance des discriminations sexistes dans l'accès au travail», *Revue internationale de psychologie sociale*, Tome 22, p. 107-138 2009., l'évaluation des discours : STEINPREIS, R.E., ANDERS, K.A., et RITZKE, D. «The Impact of Gender on the Review of the Curricula Vitae of Job Applicants and Tenure Candidates: A National Empirical Study», dans *Sex Roles*, Volume 41(7-8), 1999.

l'impartialité et le traitement équitable sont des impératifs de l'évaluation, ces nouvelles données sur le biais implicite sont suffisantes, à notre sens, pour remettre en question et revoir les processus d'évaluation.

En ce sens, les processus de correction, de soumissions ou d'embauche rendus « anonymes », dans lesquels les caractéristiques identitaires d'un individu sont censées être masquées pour permettre une considération plus impartiale, sont en quelque sorte l'un des impacts de la critique des mécanismes de l'excellence et de la reconfiguration qu'est en train de subir la structure académique. Ce processus, relativement récent, vise à garantir une plus grande impartialité dans l'évaluation. Loin d'être appliqué dans la majorité des instances, il dévoile à l'inverse que l'impartialité des mécanismes de l'excellence est encore perfectible. Il vient justifier, en un sens, la pertinence de la critique, féministe ou autre, des structures de pouvoir qui régissent le milieu de la recherche. Si le dilemme nous place dans la position paradoxale où nous critiquons le cadre dans lequel nous voulons travailler, la reconnaissance de la partialité de certains mécanismes de l'excellence confirme que cette position difficile est néanmoins nécessaire pour la reconnaissance des différentes réalités et le réajustement des structures académiques.

Cependant, la critique des structures d'évaluation et les propositions comme l'évaluation anonyme requièrent, dans leurs justifications, la mise en évidence du traitement différencié. Au final, ce type de justification s'appuie lui-même inévitablement sur une distinction, et l'on peut raisonnablement se demander si la critique des mécanismes de l'excellence contribue elle-même à alimenter une perception différenciée. Plusieurs se demandent, avec raison, comment il est possible de revendiquer l'impartialité tout en contribuant, d'une certaine manière, à la mise en évidence de certaines caractéristiques identitaires. Il s'agit peut-être d'une situation aporétique, et bien que la reconfiguration vers des structures plus inclusives doive passer provisoirement par la performance de la différence, nous sommes d'avis que c'est un pari qui en vaut la peine.

Le dilemme au sein de la sphère de l'engagement social et politique : mécanismes de responsabilisation

Les comités femmes représentent d'excellents outils de réflexion et de prise en charge (voire peut-être les seuls) permettant d'aborder des réalités spécifiques et de créer des *safe space* pour la classe sexuelle. Cependant, malgré l'importance fondamentale de ces comités, leur présence dans la conjoncture actuelle vient parfois alimenter une logique de responsabilisation/

déresponsabilisation qui occasionne un désintérêt chez les acteurs et actrices qui ne gravitent pas autour de ces organisations. De cette manière, les projets à caractère féministe et la reconnaissance des oppressions et du sexisme en viennent à relever uniquement de ces comités. Lorsque vient le temps d'aborder ces questions en instances décisionnelles (assemblées générales, assemblées départementales ou facultaires, comités de mobilisation mixtes), les militant-e-s extérieur-e-s aux comités femmes demeurent de simples récepteurs et réceptrices. Le dévoilement et la résolution de l'oppression doit ainsi passer par



une rhétorique de justification. Dans la sphère de l'engagement social et politique, le « dilemme de Wollstonecraft » se pose par l'entremise de dynamiques organisationnelles qui caractérisent les associations étudiantes et comités de mobilisation, qui demandent, en quelque sorte, des éclaircissements sur l'oppression. La politique étudiante alimente des structures de mise à l'écart (ou de sous-traitance) de certaines revendications, pour ensuite laisser des militant-e-s les (ré)injecter dans les sphères d'engagement politique plus larges et souvent mixtes.

Plusieurs auteur-e-s se sont attardé-e-s aux relations de pouvoir qu'impose la différence, notamment dans la production de l'*autre*, tels que Stuart Hall, qui affirme que « *difference matters because it is essential to meaning: without it, meaning could not exist* » (Hall, 1997, p. 234). Dès lors, le travail de conscientisation aux enjeux féministes se voit délégué aux autres qui incarnent cette différence, historiquement connotée et exploitatrice, à ces mêmes personnes qui se voient figées dans un paradoxe où, afin de travailler contre le fétichisme de cette différence, elles doivent y faire éloge. Certes, en fragmentant ainsi, on multiplie les regroupements à caractère féministe, mais on alimente tout de même un cantonnement quant à la responsabilité d'appliquer leurs revendications et idées autour de la constitution d'une société qui va au-delà de l'égalité, mais qui mise plutôt sur la justice et la fin du sexisme et les systèmes qui le soutiennent. Dans un premier temps, cette dynamique organisationnelle promeut la distanciation qui, par la suite, force les féministes impliquées (dans ce cas, un « *contre-public subalterne* ») à devoir défendre une reconnaissance de leurs revendications. Comme l'explique Nancy Fraser, le mode d'organisation des militant-e-s repose sur un caractère double :

les contre-publics subalternes ont un caractère double. D'une part, ils fonctionnent comme des espaces de repli sur soi et de regroupement ; d'autre part, ils fonctionnent aussi comme des bases et des terrains d'essai pour des activités d'agitation dirigées contre des publics plus larges (Fraser, 2001: 139)

C'est en s'attardant à cette deuxième pratique qu'on réalise que les tentatives d'investissement de la sphère publique au « publics plus larges » qui, dans ce cas, peut se traduire par des sphères militantes mixtes en général (associations étudiantes, comités de mobilisation etc.), comportent des

enjeux en matière de responsabilisation, mais surtout en matière de subjectivation et de pratiques constitutives au sein des comités féministes et chez les individus qui s'y impliquent. En effet, la genèse des dynamiques de construction sociale de genre au sein des sphères de l'engagement politique a eu une forte incidence sur le besoin de cette forme d'organisation. C'est ainsi qu'elles pallient au manque (ou plutôt, à l'invisibilité, voire même au dénigrement) des revendications touchant directement les femmes, considérant la survalorisation de discours politiques spécifiques en milieu mixtes¹⁰. De plus, c'est afin de dénoncer les violences systémiques physiques, psychologiques, sexuelles et discursives commises envers les camarades féminines¹¹ que les femmes ont historiquement choisi de s'organiser ainsi. De manière analogique, le « dilemme de Wollstonecraft » réside pour nous dans le besoin continu de s'organiser en marge des organisations mixtes (par exemple, une association étudiante) dans le but de rendre (pro) féministe cette dernière.

À constamment justifier la pertinence des comités, souvent en dénonçant des formes d'oppression vécues, nous faisons reposer le fardeau de la preuve sur des individus qui doivent manifester leur malaise, et une telle situation vient désormais

10 • Par exemple, la féministe Jacqueline Feldman commente la création du Mouvement Démocratique Féminin (MDF) en marge des discours communistes classiques : « Nous voulons notre autonomie. Nous avons appris les leçons du passé : les femmes, encouragées à participer à la Révolution, se retrouvent flouées ensuite. Pour les révolutionnaires marxistes, l'oppression de la femme est une « contradiction secondaire » qui sera résolue d'elle-même avec la construction du socialisme. Nous savons que cela est faux. » (Feldman, 2009). Plus tard, la création du comité mixte Féminin Masculin Avenir (FMA) au sein du MDF deviendra non mixte sous le nom de Féminisme, Marxisme, Action (FMA). Concernant la naissance du Mouvement de libération des femmes (MLF), elle explique que « Nous étions 22 femmes, toutes d'accord, il n'était plus question de s'évertuer à expliquer qu'il y avait problème. Nous sentîmes tout de suite l'importance de se retrouver uniquement entre femmes pour cette phase de notre combat. » (Feldman, 2009). Selon Christine Delphy, certains hommes ont osé interrompre les assemblées du MLF avec des « tentatives d'intimidation de toutes sortes ». Elle note aussi « au fur et à mesure que nos réflexions se développaient, avec des hommes parfaitement polis et amicaux, nous avançons collectivement vers une analyse de moins en moins culturelle et de plus en plus structurelle. Plus que de rôles de sexe brimant pour tout le monde, il s'agissait de la domination d'un « sexe » par l'autre. Dans ces conditions – et nous étions toutes et tous d'accord sur ces prémisses en voie de développement – la mixité totale de la lutte, telle que nous la pratiquions, me semblait de moins en moins fondée. » (Delphy, 2000 : p. 186).

11 • Lorsque Shulamith Firestone a annoncé que c'était la fin - 'It was the end' (Firestone dans LeGates, 2011 : 353) - de la collaboration avec une gauche masculine sexiste durant les années 1960 suite à une assemblée où des hommes auraient crié 'Take her off the stage and fuck her' à une femme qui prononçait un discours.

rajouter des obstacles et ne fait qu'incarner un joug en soi. La dynamique ainsi engendrée donne lieu au phénomène des *féministes de service*, c'est-à-dire celles, par exemple, qui revendiquent des pratiques critiques, qui pointent les éléments problématiques de la structure universitaire et à qui on relègue toujours les tâches et dossiers relatifs au féminisme. Ces féministes sont reconnues pour une critique constante et deviennent en quelque sorte les spécialistes de la question. Or, une prise de conscience doit passer par un processus de réflexion issu de tous et toutes, et non exclusivement par une « sous-traitance » de la question. Certes, le sujet qui connaît l'oppression détient des expériences essentielles permettant de cerner les maux qu'imposent les structures et dispositifs de violences systémiques, et ce sont ces témoignages qui permettront l'élaboration de revendications. Il ne faut cependant pas que la conscientisation qui découle d'expériences subjectives soit simplement apprise ou rétorquée par les autres acteurs et actrices, mais plutôt appréhendée et sincère. L'identification de pratiques sexistes, de discours misogynes (sournois ou tangibles) et de violences systémiques et discursives est un projet social qui concerne toutes et tous : ainsi, la responsabilité morale d'indignation doit appartenir à tous et toutes, car la capacité de repérer des violences, aussi subtiles et banales soient-elles, doit devenir une faculté commune.

Conclusion

Le « dilemme de Wollstonecraft » nous permet de comprendre les paradoxes qui se dessinent simultanément au sein des sphères d'activités dans lesquelles nous œuvrons. Le souci d'exceller dans notre parcours académique, doublé de l'identification de certaines structures perméables à la partialité, caractérise le malaise duquel nous revendiquons une prise de conscience collective. Dans notre engagement social et politique, le renvoi que subissent et perpétuent les féministes en marge des lieux décisionnels entraîne sur un certain désinvestissement des espaces institutionnels. Il semble que la responsabilité d'identifier les oppressions socioéconomiques et les tensions discursives continue d'incomber aux femmes, chargées de les articuler afin de convaincre les espaces mixtes (à gauche comme à droite) qu'elles existent bel et bien.

La spécialisation du travail critique, comme nous espérons l'avoir en partie démontré, est paradoxale puisqu'elle maintient en marge la réflexion, décharge la collectivité d'une prise de conscience, et reproduit une différenciation qui pourrait contribuer à alimenter le traitement différencié. Comment faire sens de cette situation paradoxale ? Pour nous, l'engagement traduit la volonté d'accélérer la prise de conscience collective à l'égard des réalités sous-représentées. Le dilemme est un enjeu incontournable, et peut-être insurmontable. Nous pensons toutefois que ces efforts investissent la collectivité malgré le paradoxe, et que la reconfiguration des structures pour une plus grande inclusion, souvent issue du travail critique, a pour effet de prendre à rebours le processus de spécialisation. Les échos de ces efforts critiques résonnent au sein de la communauté de l'Université de Montréal, et contribuent, faut-il espérer, à nourrir la prise de conscience collective. Les leviers de cette prise de conscience générale restent encore à penser : il y a encore beaucoup à dire, et à faire.

Références

- DELPHY, C. (2000) « Autour du livre de Christine Delphy *L'ennemi principal* », *Travail, genre et sociétés* 2 (N° 4), p. 157-200
- ETHIER, T. (2013, 27 février). « L'UdeM préoccupée par le GHB ». *Quartier Libre*. Repéré à [http://quartierlibre.ca/ludem-preoccupee-par-le-ghb-2/]
- FELDMAN, J. (2009). « De FMA au MLF », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], Numéro 29, pp. 193-203.
- FOUCAULT, Michel. (1984). *Histoire de la sexualité II : L'usage des plaisirs*. Gallimard : Paris.
- FRASER, N. (2001) « Repenser la sphère publique : Une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement », *Hermès*, 31, p.125-156.
- GAUDREAU, C. (2013, 13 novembre). « Pertinence toujours contestée ». *Quartier Libre*. Repéré à http://quartierlibre.ca/pertinence-toujours-contestee/
- GUTIERREZ, E. (2013, 18 septembre). « Slogan à double sens. » *Quartier Libre*. Repéré à [http://quartierlibre.ca/slogan-a-double-sens/]
- HALL, S. (1997). « The Spectacle of the 'Other' », dans *Representation : Cultural Representations and Signifying Practices*. London : Sage/Open UP, pp. 223-292.
- HASLANGER, S. « Changing the Ideology and the Culture of Philosophy : Not by Reason (alone) » dans *Hypathia*, Volume 23(2), Printemps 2008, p.210-223
- LEGATES, M. (2011). *In Their Time: A History of Feminism in Western Society*. Routledge: New-York.
- NDOBO, A (2009), « Biais sexistes et marques d'inégalités de genre dans le discours des recruteurs: un effet de la persistance des discriminations sexistes dans l'accès au travail », *Revue internationale de psychologie sociale*, Tome 22. p. 107-136.
- PATEMAN, C. « The Patriarchal Welfare State », dans *Democracy and the Welfare State*, Princeton University Press, 1988.
- Université de Montréal. (2014). Coordonnées des T.G.D.E. Repéré à <http://www.etudes.umontreal.ca/joindre/tgde.aspx?url=http://www.etudes.umontreal.ca/joindre/tgde/tgde.html>
- YOUNG, I. M. « Polity and Group Difference: A Critique of the Ideal of Universal Citizenship » dans *Ethics*, Vol. 99(2), Janvier 1989.

Analyses et
critiques de textes

La chick-lit : entre adoration et mépris

Catherine Grech

Docteure en littérature française, Université McGill
Professeure de littérature au Cégep de Saint-Laurent

Anne-Marie Shink

Candidate à la maîtrise en Sociologie
Université de Montréal

Lorsqu'on entre dans une librairie, les livres mis en valeur tout près de l'entrée sont les plus populaires, ceux qui se vendent le mieux. Entre les romans policiers, les livres de cuisine et la biographie de quelque célébrité se trouvent des ouvrages à la couverture aguichante et très colorée, le plus souvent rose bonbon, ayant pour but d'attirer l'attention des clients tout en permettant aux lectrices déjà vendues à ce type de littérature de reconnaître rapidement ces livres appartenant à une catégorie bien particulière : la *chick lit*, un genre littéraire plutôt populaire auprès d'un large lectorat féminin.

Depuis longtemps, on s'intéresse à ce que lisent les femmes. Considérées comme fragiles et enclines au bovarysme, les femmes, à d'autres époques, se voyaient interdire certains livres. Aujourd'hui encore, on s'inquiète toujours autant des modèles féminins proposés par la littérature, en particulier celle de grande consommation. On craint, et parfois avec raison, que les romans populaires passent sous silence les avancées dont ont bénéficié les femmes dans les cinquante dernières années. Notre lecture de deux sous-catégories de la *chick lit*, soit la *teen lit* et la *matron lit*, montre que chez des auteures comme India Desjardins et Nancy Thayer, les représentations du féminin sont moins rétrogrades que ce à quoi on pourrait s'attendre en vertu des préjugés accolés à ce genre littéraire. Ces auteures véhiculent même

quelques idées attribuables à certains types de discours féministes. Leurs romans, qualifiés de populaires, sont plus actuels qu'on le laisse entendre dans la mesure où ils viennent ébranler plusieurs modèles féminins plus traditionnels auxquels on pourrait s'attendre a priori.

La *chick lit* : entre adoration et mépris

Le phénomène a vu le jour en Angleterre en 1996 avec *Le journal de Bridget Jones*, considéré par plusieurs spécialistes comme le premier roman du genre. Il s'est affirmé aux États-Unis avec, entre autres, *Sex and the City*, mais n'est plus exclusif au monde anglo-saxon. Françaises et Québécoises², pour ne nommer qu'elles, se sont aussi lancées dans l'écriture de ces romans attirant un large lectorat féminin. La quantité d'exemplaires vendus et le nombre de livres adaptés au cinéma ne mentent pas : le genre reste très populaire.

Cependant, le succès en librairie ne garantit pas la reconnaissance de la critique ni du milieu littéraire, lequel considère plutôt « ces best-sellers [comme] un phénomène de marché [...] des marchandises que les producteurs fabriquent et mettent en circulation » (Saint-Jacques, Lemieux, Martin et Nadeau, 1994 : p. 125). Parce qu'ils se classent dans cette catégorie que l'on a coutume de nommer « littérature populaire »,

1 • Pour une description des sous-catégories de la *chick lit*, voir le site : <http://chicklitbooks.com/>.

2 • On pense ici à la Québécoise Raphaëlle Germain et à la Française Aliette Abécassis.

ces livres, si l'on en croit ses détracteurs, auraient donc peu à voir avec la littérature, la vraie, la grande, celle qui mérite notre attention. Jean-Christophe Laurence fait la même remarque : « les critiques dits sérieux l'ignorent ou en parlent du bout des lèvres. Pour eux, « la *chick lit* [...] est tout simplement de la « sous-littérature » » (Laurence, 2012 : p. Y22), en raison, surtout, de son succès commercial, car, ainsi que le notent Suzanne Ferry et Mallory Young, la « *chick lit* is big business ». (Ferris et Young, 2005)

Au Québec aussi, la *chick lit* est plutôt dénigrée. Le commentaire de Richard Martineau, entre autres, est révélateur à cet égard. Dans son article du mois d'août 2008 publié dans *Elle Québec*, il écrit ceci : « Hé oui, Mesdames, vous bossez, vous buvez et vous baisez. Et alors ? C'est censé nous impressionner ? » (Martineau, 2008) Pourtant, le monde du travail ainsi qu'une sexualité libre et assumée ont longtemps été interdits aux femmes. C'est en partie grâce aux avancées féministes qu'elles ont pu y avoir accès et que, maintenant, elles s'accordent le droit d'en parler en toute liberté, voire de s'en moquer. Martineau omet de dire, et ce, de façon commode, qu'il n'appartient pas au lectorat ciblé par les auteures de *chick lit* qui savent que leurs romans seront surtout lus par des femmes. Il doit se douter, par contre, que plusieurs abonnées du magazine auquel il contribue apprécient ce type de littérature. En outre, Martineau, avec le ton paternaliste qu'on lui connaît, va jusqu'à dire que la *chick lit* vient annuler les avancées faites par la lutte pour le droit des femmes. Malgré toute la condescendance dont elle témoigne, sa remarque n'est pas dénuée d'intérêt dans la mesure où, malgré le ton moqueur, elle pose une question importante : étant donné quelle est écrite par des femmes et pour des femmes, cette littérature fait-elle avancer le féminisme, et doit-elle le faire, ou, au contraire, maintient-elle ses lectrices dans un récit patriarcal traditionnel ? Comme le notent Ferris et Young, « reactions to chick lit are divided between those who expect literature by and about women to advance the political activism of feminism, to represent women's struggles in patriarchal culture and offer inspiring images of strong, powerful women, and those who argue instead that it should portray the reality of young women grappling with modern life ». (Ferris et Young, 2005)

Étant donné que « feminist means serious, and chick lit's humour marks it as unserious » (Ferris

et Young, 2005), la *chick lit* semble d'emblée systématiquement rangée et maintenue au rang de simple littérature de divertissement. Jean-Christophe Laurence remarque « [qu'] on la consomme pour se divertir, pour sourire et parce qu'on aime la recette ». (Laurence, 2012 : p. Y22) Ces éléments ainsi qu'une trame narrative simple et le traitement de sujets dits féminins ne nous semblent pas être des motifs suffisants pour discréditer ce genre littéraire en entier. D'une part, il faut plutôt tenter de cerner ce qui fait l'attrait de ce phénomène culturel désormais impossible à ignorer en raison de sa large diffusion. D'autre part, il s'agit de comprendre comment ces romans, récits du quotidien pour la plupart, intègrent en filigrane le féminisme au quotidien et les avancées faites par les femmes. Michèle Olivier et Manon Tremblay, notamment, soulignent

[qu'] encore aujourd'hui, les questions touchant les femmes sont trop souvent considérées comme des questions particulières relevant de la sphère privée, tandis que des questions qui touchent principalement les hommes sont traitées comme des problèmes universels relevant de la « condition humaine ». (Olivier et Tremblay, 2000 : p. 62)

La *chick lit* a tout de même attiré l'attention de chercheuses universitaires ainsi qu'en témoigne l'ouvrage de Ferris et Young.

En outre, il est indéniable que les personnages imparfaits mis en scène dans ces livres, ces anti-héroïnes, participent aussi dans une certaine mesure à la construction des normes de la féminité tout en révélant ce qui intéresse plusieurs femmes dans une société donnée : « chick lit brings into focus many of the issues facing contemporary women and contemporary culture issues of identity, of race and class, of femininity and feminism, of consumerism and self-image. » (Ferris et Young, 2005) Les auteures et les lectrices de *chick lit* se savent redevables à celles qui ont pensé les luttes des femmes pour l'égalité des sexes et qui ont contribué à son avancement. Désormais, il paraît presque impossible aux femmes occidentales de faire l'économie de cette question. C'est sous un angle plus ludique que les auteures de *chick lit* choisissent d'aborder ce sujet sérieux qu'est l'égalité des hommes et des femmes et les obstacles auxquels celles-ci doivent encore faire face.

Un univers féminin

Le journal de Bridget Jones, Sex and the City, The Hot Flash Club ou encore *Le journal d'Aurélie Laflamme*, pour ne nommer que ces romans, sont des histoires de femmes, écrites par des femmes, pour des femmes. La prose et la trame narrative sont généralement plutôt simples, parfois présentées sous la forme du journal intime. Ces choix contribuent au plaisir de lecture en offrant « spontanéité et candeur ». (Ferris et Young, 2005. Nous traduisons.) Celle qui achète le livre sait que sa lecture la fera entrer dans un univers plutôt familier en raison de sujets que l'on associe généralement à la réalité quotidienne des femmes : les relations amoureuses, les rapports mère-fille, le monde du travail, le corps et l'image de soi, la sexualité, la ménopause, etc. De plus, Ferris et Young observent que les lectrices d'aujourd'hui préfèrent dans une large mesure cette littérature aux romans d'amour plus conventionnels parce qu'elle offre « a more realistic portrait of single life, dating, and the dissolution of romantic deals ». (Ferris et Young, 2005) À l'instar des *Southern Belles*, analysé par Elizabeth B. Boyd dans son texte sur la *chick lit* du Sud des États-Unis, les héroïnes de *chick lit*, en général, et peut-être plusieurs lectrices également, « [also] feel caught between their postmodern, feminist lives and the prescriptions that still expect them to maintain a traditional feminine image ». (Ferris et Young, 2005) En d'autres mots, comment être une femme libérée, libre, autonome et (post) moderne tout en cherchant l'amour ? Les héroïnes refusent d'opposer amour et liberté, mode de vie contemporain et tradition. Les relations amoureuses semblent constituer ici une menace pour les femmes qui craignent de se perdre tout à fait ou de devoir correspondre à une image traditionnelle ne leur convenant pas, mais les assurant de ne pas finir célibataires. Les romans, évidemment, proposent des réponses simples et drôles à ces questions tout de même complexes.

L'objectif visé par ces romans est avant tout de permettre à la lectrice de s'identifier rapidement au personnage principal qui, à bien des égards, lui ressemble en raison de ses angoisses, de son insécurité, de ses problèmes relationnels et amoureux, mais surtout à cause de ses imperfections, dont elle se moque et qui la rendent rapidement attachante : « The typical chick lit protagonist is, as a result, not perfect but flawed, eliciting readers' compassion and

identification simultaneously. Heroines deploy self-deprecating humor that not only entertains but also leads readers to believe they are fallible like them. » (Ferris et Young, 2005) On préfère associer le féminin à une idée d'imperfection. Et pour y arriver, les auteures privilégient l'humour et l'autodérision. Il est indéniable que le retour à ce type de procédés « fait partie d'une stratégie de « séduction » du public, qui fait plus que dédramatiser les histoires de douleur qui pourraient « lasser » le lecteur ». (Joubert, 2002 : p. 30) En effet, l'humour semble contribuer en grande partie à remettre en question cette figure de la femme parfaite, de la *Super Woman* à laquelle bon nombre de femmes ont cherché à ressembler et qui se sont épuisées à le faire. Le recours à ce type de procédés peut aussi être envisagé comme une stratégie féministe, car, ainsi que le font remarquer Ferris et Young, « si nous ne pouvons nous moquer de nous-mêmes, c'est que nous n'avons pas avancé sur l'échiquier de l'égalité ». (Ferris et Young, 2005. Nous traduisons.) Rire de soi, c'est en quelque sorte mettre à mal cette idée de perfection, un archétype indissociable d'une représentation superficielle du féminin. La *chick lit* favorise plutôt l'expression de soi dans toute son imperfection dont on n'hésite pas à se moquer. Lucie Joubert croit néanmoins nécessaire de nuancer cette question d'autodérision. Selon elle, il est bénéfique et sain de rire de soi. Toutefois, ainsi qu'elle le remarque, l'autodérision est, le plus souvent, pratiquée par des femmes et celles-ci en font usage dans le but « de ménager l'autre, entendons l'homme » (Joubert, 2002 : p. 16 NBP) Au final, hommes et femmes se moqueraient... des femmes ! Il importe d'apporter quelques nuances au propos de Lucie Joubert. Dans *The Hot Flash Club*, par exemple (texte sur lequel nous reviendrons), les hommes aussi en prennent pour leur rhume. Toutefois, il est utile de préciser ici que ce n'est pas le cas de toutes les auteures de *chick lit*. Nancy Thayer se moque de leur crainte du vieillissement et des stratégies mises en place pour ralentir la course du temps. Ses personnages masculins ne sont pas épargnés par les petites misères de l'âge. L'humour dédramatise le vieillissement, celui des femmes, comme celui des hommes. On remarque aussi dans *Le journal d'Aurélie Laflamme* que l'auteure se moque gentiment des garçons, aussi maladroits que les filles dès qu'il s'agit de relations amoureuses.

En dépit d'une réception critique mitigée pour les raisons évoquées plus haut, des auteures comme

Nathalie Roy, par exemple, assument en toute connaissance de cause contribuer à ce qu'elles qualifient avec humour de « style de la honte ». (Martin, 2012 : p. W3) Mais pourquoi devraient-elles se sentir gênées ? Il n'y a rien de honteux à traiter de sujets touchant les femmes ni à mettre en scène des modèles féminins intéressants, dans la mesure où leurs anti-héroïnes sont des femmes imparfaites, à l'image de leurs lectrices. Cela reviendrait à se moquer d'un nombre important de femmes et des préoccupations de beaucoup d'entre elles. Nous devons plutôt tenter de comprendre l'intérêt suscité par cette forme littéraire ainsi que la construction du féminin proposée dans ces livres. En outre, en raison d'un succès commercial important, les auteures de *chick lit* gagnent très bien leur vie grâce à leur travail et arrivent même à se tailler une place non négligeable dans un univers encore très masculin : « Because of its newness, chick lit is one of the few genres that is completely open to debut novelist and has offered incredible opportunities for young women to make an impact in the male-dominated publishing industry. » (Ferris et Young, 2005) Malgré les idées reçues et certains stéréotypes tenaces, mais sans toutefois aller jusqu'à dire qu'elle est plus féministe qu'elle ne veut bien le laisser paraître, la *chick lit* tient tout de même compte des acquis de la lutte des femmes, du chemin qu'il reste encore à parcourir. À leur manière, certaines auteures de ce genre contribuent à libérer les femmes de plusieurs carcans dans lesquels elles étouffent encore.

Le journal d'Aurélie Laflamme : héroïne maladroite pour jeunes lectrices imparfaites

La *teen lit*, aussi appelé *chick lit jr.*, a connu une grande popularité, et ce, très rapidement. Au Québec, c'est cette sous-catégorie de la *chick lit* qui s'est le plus développée. *Le journal d'Aurélie Laflamme* d'India Desjardins est peut-être le plus connu des ouvrages québécois de *teen lit*. Lorsqu'on pense à l'adolescence, on l'imagine souvent comme une période difficile menant à de nombreux questionnements, à des crises. Toutes les jeunes filles ne la traversent pas de la même manière, mais pour celles qui aiment lire, la littérature offre réflexions et réponses en ce qui a trait à cette expérience particulière qu'est la sortie de l'enfance. En raison de la popularité de ces livres, il devient légitime de s'interroger sur les modèles féminins proposés aux jeunes lectrices. Dans leurs

études, les spécialistes de littérature jeunesse tentent surtout de comprendre la façon dont sont appréhendés la sortie de l'enfance, le rapport au corps et les relations amoureuses. Ces questions, généralement traitées dans les romans pour la jeunesse, nous donnent une bonne indication de la façon dont une société envisage le féminin et le discours féministe.

Les héroïnes de *teen lit* américaine sont généralement riches, populaires et parfois méchantes, tandis que celles appartenant au corpus québécois sont, disons, plutôt « ordinaires ». C'est notamment le cas du célèbre personnage Aurélie Laflamme, qui est une adolescente ordinaire de 14 ans à laquelle plusieurs lectrices peuvent s'identifier. Elle est jolie, mais pas trop, appartient à la classe moyenne, vit seule avec sa mère depuis le décès de son père et n'appartient pas au groupe des filles les plus populaires de son école. En fait, elle se distingue surtout par ses maladroites : elle laisse tomber devant tout le monde un tampon hygiénique de son sac, a une façon bien à elle de bafouiller et n'hésite pas à se mettre en colère. Dotée d'un excellent sens de la répartie, elle est souvent envoyée au bureau du directeur. Elle n'est pas la petite fille modèle ni la jeune fille parfaite en tous points. Elle ne cherche pas non plus à l'être. Aurélie rayonne plutôt par son insolence et ses imperfections. Elle se désole, malgré tout, des conséquences que cela entraîne, mais prend le tout avec humour. Ainsi que le met en évidence la narration, il vaut mieux se moquer de nos petits travers que de les dramatiser. Le plus difficile, pour Aurélie, est d'accepter ses petites imperfections et d'apprendre à s'en accommoder plutôt que de s'épuiser à tenter de les éliminer. L'acceptation de soi, voire d'un soi imparfait, permet de traverser l'adolescence sans trop de heurts.

En outre, comme c'est souvent le cas à cet âge, Aurélie se sent en décalage avec son entourage et va même jusqu'à se décrire comme un extraterrestre abandonné sur notre planète. En fait, elle est à cet âge ingrat où l'on se construit une identité. C'est aussi à cette époque que l'on voit surgir, souvent pour la première fois, des questions complexes et existentielles : Pourquoi suis-je ici ? Qui suis-je ? Que vais-je faire de ma vie ? Aurélie se sent différente et tente de composer avec cette impression. C'est pourquoi elle porte une attention particulière à la remarque de la bienfaitrice de *On t'écoute* : « être différente des autres, c'est une qualité.

Tu trouveras une façon de faire ta place tout en étant toi-même. » (Desjardins, 2006 : p. 184) Elle n'essaie pas de se fondre dans la masse en épousant des comportements qui ne sont pas les siens. Le roman met plutôt en évidence ici un motif de la *chick lit* : accepter sa différence. Pour Aurélie, l'adolescence est un moment charnière où elle prend conscience de son unicité et du travail que cela demande pour arriver à se l'approprier.

Étant donné qu'elle est partie intégrante de la vie d'une adolescente de 14 ans, la question de l'école est évoquée dans le journal. Aurélie est « ordinaire ». Elle travaille bien, quand elle veut, mais n'est pas une première de classe. En fait, comme bien des jeunes filles, elle craint de passer pour « une *nerd* ». (Desjardins, 2006 : p. 137) Aurélie se voit prise dans un double dilemme : réussir tout en donnant d'elle une image « cool ». Sa peur d'être perçue comme *une nerd* ne freine toutefois pas son désir de réussir à l'école. C'est plutôt la crainte d'être rétrogradée à un échelon plus bas qui l'inquiète, car son ego s'en trouverait blessé. *Le journal d'Aurélie Laflamme* vient ébranler l'opposition *cool/nerd* à partir de laquelle plusieurs adolescents, autant les filles que les garçons, envisagent souvent le milieu scolaire dans lequel ils évoluent. Le roman tente de réconcilier les deux afin d'éviter de confiner la protagoniste dans un rôle où elle ne serait que l'objet du désir d'un garçon. La *chick lit* offre des modèles positifs et sérieux à ses lectrices par le biais d'un médium léger et divertissant tout en rendant les personnages attachants et accessibles.

Comme bien des adolescentes de son âge, Aurélie a une meilleure amie, Kat, à laquelle elle consacre de nombreuses lignes dans son journal et avec qui elle parle d'école, de musique, de garçons, etc. Celle-ci est l'exemple même de la fille qui oublie qui elle est dès qu'elle tombe amoureuse. Aurélie ne voit pas d'un très bon œil la relation amoureuse de sa meilleure amie. L'histoire entre Kat et son petit ami lui fait d'ailleurs dire que « l'amour [...] rend quêtaine ». (Desjardins, 2006 : p. 211) Il n'est pas question, pour Aurélie, le moment venu, de « se changer pour un gars ». (Desjardins, 2006 : p. 213) De plus, aux yeux de celle-ci, être amoureux, c'est appartenir à la « gang des cerveaux ramollis ». (Desjardins, 2006 : p. 200) Pire encore, l'amour « nuit [t] à l'expansion (très désirée) de [ses] neurones ». (Desjardins, 2006 : p. 213) Une fille sensée, selon Aurélie, devrait faire le pari de l'intelligence. En dépit de ses craintes, elle aimerait quand même connaître l'amour et les

garçons, mais d'une façon différente de son amie Kat qui « est passée de fille indépendante, forte et solide, à guimauve-trop-cuite-sur-un-feu-de-camp ». (Desjardins, 2006 : p. 135) À ce stade du récit, intelligence et amour sont des termes perçus en opposition par la protagoniste et le roman s'affaire à déconstruire ce raisonnement.

Malgré sa crainte « de [se] brûler des cellules dans le cerveau » (Desjardins, 2006 : p. 135) si elle venait à tomber amoureuse, Aurélie se laisse tout de même séduire par Nicolas, ce garçon qui lui plaît sans qu'elle veuille se l'avouer et ne cherche pas l'amour à tout prix. Elle ne croit pas que le sentiment amoureux viendrait régler tous ses problèmes ni lui offrir de réponses à des questions complexes. C'est pourquoi elle ne lui dit pas oui tout de suite. Elle n'a pas besoin d'un garçon pour exister et ses observations l'ont amenée à croire que l'amour n'est pas une fin en soi. De son côté, Nicolas est plutôt intrigué par cette fille ordinaire et gaffeuse, qui bafouille, se met les pieds dans les plats. C'est ce qui paraît l'attirer chez Aurélie. Les lectrices sont amenées à comprendre par le biais de l'histoire de Nicolas et d'Aurélie qu'amour n'est pas synonyme de perte de soi. À un âge où l'on s'interroge sur qui l'on est, Aurélie cherche à comprendre ce qu'être une femme signifie pour elle. Comment demeurer soi tout en tenant plusieurs rôles ? Comment être à la fois l'élève, l'amie, la petite amie de Nicolas, la fille d'une mère encore attristée par la mort de celui qui partageait sa vie ? Ce que les lectrices sont en mesure de saisir une fois le livre fermé, c'est que les filles ordinaires peuvent aimer, être aimées et réussir si elles y mettent les efforts nécessaires.

Héroïnes ménopausées pour lectrices souffrant de bouffées de chaleur

On représente souvent la ménopause, ce « magic marker » (Gullette, 1997 : p. 98), comme un moment crucial dans la vie d'une femme puisqu'elle marque un passage entre la jeunesse et la vieillesse à venir qui est tant crainte. Médicalisé et le plus souvent envisagé sous l'angle de la perte et du déclin, le vieillissement, tant féminin que masculin, tend à échapper à notre compréhension, du fait que nous n'avons pas appris à le penser. En outre, les images que l'on nous en propose sont souvent les mêmes, c'est-à-dire terribles : « the story that mainstream culture harps on is that midlife aging is a disaster to be feared. »

(Gullette, 1997 : p. 86) En plus de voir ce corps décliner, les femmes vieillissantes doivent affronter un autre problème : l'invisibilité. Déjà désavantagées par leur condition de femme dans un monde d'hommes, celles-ci, au milieu de leur vie, se voient doublement marginalisées (Sontag, 1997 : p. 24) en raison de leur âge dans une société qualifiée de « jeuniste » par plusieurs sociologues. La fiction romanesque, heureusement, propose certaines options qui nous montrent que cette entrée dans le mitan de la vie, cet entre-deux, n'est pas aussi dramatique que l'on veut bien le laisser entendre. Margaret Gullette note que plusieurs écrivaines, notamment May Sarton et Anne Tyler, réécrivent ces « stereotypical female midlife patterns of decline ». (Gullette, 1997 : p. 79) Ces « progress novels », ainsi que Gullette les définit, sont importants dans la mesure où ils proposent « a new female midlife character and thus help its readers construct their own midlife subjectivity ». (Gullette, 1997 : p. 79) Ce genre met à mal certains stéréotypes et autres idées reçues en proposant des images plus près de la réalité, d'une réalité qui n'est peut-être pas aussi sombre qu'on veut bien le laisser entendre. En outre, les personnages de femmes vieillissantes mis

l'espace culturel occidental. En donnant autre chose à voir, la *matron lit* met en valeur le caractère arbitraire de ces représentations. Elle aurait en quelque sorte une portée féministe dans le sens où elle donne à voir ce que l'on tend à cacher, c'est-à-dire le vieillissement, tout en remettant en cause ce récit du déclin à partir duquel on pense trop souvent le mitan de la vie en général. Comme c'est le cas pour la *chick lit*, les lectrices de *matron lit* retrouvent chez les personnages leurs propres angoisses, leurs petites misères physiques qui, au bout du compte, sont le lot de bien des femmes vieillissantes. C'est ce que les livres laissent sous-entendre. Ainsi, il s'instaure entre narratrice, protagonistes et lectrice une proximité s'apparentant à une conversation entre femmes vivant des expériences semblables, toutes marquées par l'avènement de la ménopause. Celle-ci est dédramatisée sans que ses aspects les plus difficiles ne soient tus.

The Hot Flash Club de Nancy Thayer raconte l'histoire de quatre femmes : Alice, femme de carrière, Faye, veuve depuis peu, Marilyn, professeure d'université, et Shirley, masseuse un peu hippie.

« Étant donné qu'elle est écrite par des femmes et pour des femmes, cette littérature fait-elle avancer le féminisme, et doit-elle le faire, ou, au contraire, maintient-elle ses lectrices dans un récit patriarcale traditionnel? »

en scène dans ces romans appréhendent le milieu de la vie non pas sous l'angle du déclin, mais plutôt comme un changement positif, « a chance to grow ». (Gullette, 1997 : p. 80) Gullette croit aussi que le lien qui se tisse entre l'auteure de ces romans et la lectrice ne peut être que bénéfique pour celle-ci : « you join in the conversation simply by reading the right books. In an era in which fewer people read books and in which few films provide countercultural images, the novels of the midlife progress genre ought somehow to be required reading. » (Gullette, 1997 : p. 81) L'observation de Gullette peut aussi s'appliquer à la littérature populaire à laquelle appartient la *matron lit*.

La légèreté apparente des thèmes abordés dans la *matron lit* recèlerait donc peut-être un potentiel subversif dans la représentation relativement positive du vieillissement des femmes, posture incompatible avec les impératifs de jeunesse, de beauté, de minceur et de perfection auxquels nous conditionne

Étant toutes au mitan de leur vie, elles sympathisent rapidement et décident de fonder un club : *The Hot Flash Club*. Parce que le roman appartient à ce genre particulier qu'est la *chick lit*, il reprend des thèmes qui lui sont communs. Dans le roman, l'amitié tient une place importante. Les quatre héroïnes se soutiennent dans les moments difficiles et les défis qui attendent les femmes de cet âge.

L'intérêt du roman de Thayer réside surtout dans sa façon de traiter le corps ménopausé et d'exploiter ce tabou de façon parfois irrévérencieuse : « the three women stared at her with the guilty expressions of choir girls hearing a friend say *Fuck* in chapel – she had said the *M* word in public. » (Thayer, 2004 : p. 59) Les femmes se le réapproprient de façon à ce qu'il n'ait plus rien de tabou. Ensuite, elles évoquent les petites misères physiques de ce corps en changement : l'incontinence, les kilos en trop, etc. Le miroir, dans toute sa cruauté, renvoie aux protagonistes une nouvelle image d'elles-mêmes :

« Pausing to look in the mirror, she discovered that somehow, overnight, she'd become a sheep. A gray, common, *creaking* sheep. » (Thayer, 2004 : p. 29) Ce corps vieillissant, animalisé et qu'elles peinent à reconnaître ne les empêche pas de se sentir encore désirables. Les aventures sentimentales que vivent Alice, Shirley et Marilyn, qui connaît le plaisir sexuel pour la première fois avec un nouvel amant, prouvent qu'elles peuvent encore plaire. Les quatre femmes savent qu'elles ont dépassé la jeunesse, mais ne tentent pas pour autant de cacher leur âge ou de paraître plus jeunes. Être au milieu de sa vie « doesn't mean we can't look fabulous for our age ». (Thayer, 2004: p. 222) On constate que les personnages acceptent leur vieillissement et tentent de redéfinir les standards de beauté, de les ramener à la portée des femmes de leur âge, voire à la portée de toutes : « Attractiveness, if that's the right word, or self-approval, has nothing to do with age : it's a question of life energy, or well-being. » (Gullette, 1997: p. 81) La jeunesse n'est donc plus un critère déterminant à cet égard pour les protagonistes. Le roman suggère qu'il importe de dissocier la beauté de sa dimension essentiellement physique et formatée en fonction de modèles corporels très spécifiques.

On constate aussi que les personnages n'envient pas les femmes plus jeunes, au contraire. « I wouldn't want to be that age again » (Thayer, 2004: p. 101), avoue Faye. À leur âge, elles connaissent trop bien les angoisses de ces jeunes femmes qu'elles ont déjà été. La cinquantaine leur confère une nouvelle liberté, voire une sérénité qu'elles apprécient parce que celle-ci leur permet de surmonter les changements physiques de la ménopause. Bien qu'elles assument leur âge, elles refusent avec vigueur, véhémence même, surtout Alice, d'être perçues comme de vieilles femmes. Le milieu de la vie est une période très particulière, un *no man's land*, pris entre la jeunesse et la vieillesse. Néanmoins, cette époque est bien accueillie parce que, pour la toute première fois peut-être, elles ont l'impression de détenir enfin le plein pouvoir sur leur vie. S'il est vrai que cette étape du développement féminin s'accompagne de problèmes physiques et affectifs désagréables, il serait faux de prétendre que le milieu de la vie n'est qu'une catastrophe sur tous les plans.

C'est le lien affectif unissant les quatre femmes qui leur permet de traverser cette étape cruciale. La fin du roman est d'ailleurs intéressante dans la mesure où

elle reprend l'idée que les femmes sont des miroirs les unes pour les autres et profitent de l'expérience de leurs consœurs, tout en s'épaulant dans les moments difficiles. Marilyn, qui n'a pas encore eu de bouffées de chaleur, connaîtra cette expérience à la toute fin du roman lors d'une réunion chez Alice : « your face isn't as red, Faye said, then laughed. "Marilyn ! I'll bet you just had your first hot flash." » (Thayer 2004: p. 318) L'événement, ici aussi, est dédramatisé. Plus intéressant encore, ce rite de passage s'inscrit dans la normalité de l'expérience féminine. Il serait donc illusoire de prétendre y échapper. Il faut plutôt apprendre à composer avec cette nouvelle réalité qui n'a pas à être envisagée sous l'angle du déclin.

Conclusion

Critiquées en raison de leur ton léger, mais aussi à cause de leur univers féminin, la *teen lit* et la *matron lit* remettent en cause les stéréotypes féminins tout en faisant la promotion de l'autonomie, de l'imperfection et de la construction de soi. Sans nécessairement s'affirmer féministes explicitement, les ouvrages de Desjardins et de Thayer reprennent à leur compte certains thèmes qui peuvent s'inscrire dans la filiation ou dans l'héritage de certaines luttes qui le sont. Le roman de Thayer a même quelque chose de subversif dans la façon dont il fait état du corps ménopausé, tandis que celui de Desjardins est intéressant quant à la manière dont il traite la question de l'acceptation de soi à cette époque difficile qu'est l'adolescence. Dans une société où les femmes bénéficient des avancées du féminisme, il leur paraîtrait sans doute invraisemblable que les romans, même les plus populaires, n'en tiennent pas compte. Craindre que les lectrices ne puissent toujours pas distinguer la fiction de la réalité, c'est une façon d'infantiliser les femmes dans leur rapport à la lecture et au savoir. Grâce au discours féministe, nous avons appris entre autres choses qu'amour et autonomie n'avaient plus à s'opposer. Cette façon de chercher à concilier les deux, et d'y arriver pour les besoins de la fiction, explique peut-être en partie le succès de la *chick lit*.

Références

- DESIARDINS, India, *Le journal d'Aurélie Laflamme. Extraterrestre... ou presque*, Montréal, Les Intouchables, 2006, 256 p.
- FERRIS, Suzanne et Mallory YOUNG (dir.), *Chick Lit. The New Woman's Fiction*, New York, Routledge, 2005, 288 p.
- GULLETTE, Margaret Morganroth, *Declining to Decline. Cultural Combat and the Politics of the Midlife*, Charlottesville and London, University of Virginia Press, 1997, 276 p.
- JOUBERT, Lucie, *L'humour du sexe. Le rire des filles*, Montréal, Tryptique, 2002, 184 p.
- LAURENCE, Jean-Christophe, « Chick lit : de la «sous-littérature» ? », *La Presse*, samedi 10 novembre 2012, p. Y22.
- MARTIN, Laura, « Des histoires de filles », *La Tribune*, samedi 20 octobre 2012, p. W3.
- MARTINEAU, Richard, « Au-delà de la chick lit. Pourquoi tous ces livres qui donnent dans la psychologie de chambre à coucher ont-ils tant de succès ? », *Elle Québec*, août 2008.
- OLIVIER, Michèle et Manon TREMBLAY, « Féminisme et épistémologie », *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, 2000, p. 62-85.
- SAINT-JACQUES, Denis, Jacques LEMIEUX, Claude MARTIN et Vincent NADEAU, *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*, Montréal, Nuit Blanche Éditeur, 1994, 223 p.
- SONTAG, Susan, « The Double Standard of Aging », *Feminist Explorations of Women and Aging*, Marilyn PEARSALL (dir.), Boulder (Colorado), Westview Press, 1997, p. 19-24.
- THAYER, Nancy, *The Hot Flash Club*, New York, Ballantine Books, 2004, 340 p.

Hors de l'église : l'humour et l'ironie chez Laure Conan

Daniela Da Silva Prado
Chercheure postdoctorale au département d'études littéraires
UQAM

Introduction: l'humour comme résistance dans le discours de Mina

Selon Benoit Groult, dans le passé, « le rire a toujours été mal vu pour les filles » puisqu'il était considéré à la limite de l'acceptable, comme le signe d'une mauvaise éducation. Par conséquent, « faire preuve d'humour, c'est aller plus loin car l'humour est une attitude face à la vie, aux hommes et à soi-même. C'est une liberté, un regard distancié, une arme également pour attaquer les bastions qui résistent depuis des siècles » (1998, p. 7). L'ironie et l'humour sont, parfois, le seul arsenal permettant aux femmes d'exprimer leur désaccord vis-à-vis du monde patriarcal et des règles qui leur sont imposées. Lucie Joubert, dans ses travaux sur l'humour féminin, a remarqué que « l'humour des femmes ne se trouve pas nécessairement là où l'on pense : il existe, bien vivant, caché dans les pages d'un roman, les colonnes d'une chronique mensuelle [...] » (2002, p. 12). Sur la base de ce constat et d'un intérêt personnel pour la question de l'humour au féminin, j'ai entrepris de chercher ses traces improbables. Et quelle œuvre serait moins susceptible de mettre en scène l'humour qu'Angéline de Montbrun? Or ce roman, surtout reconnu pour ses valeurs religieuses et conservatrices, peut toujours surprendre. Dans la préface de la première édition, l'abbé Casgrain, ami et mentor de Laure Conan, prône une vision ecclésiastique et solennelle qui guidera les lectures de cette œuvre pendant des années :

En un mot, c'est un livre dont on sort comme d'une église, le regard au ciel, la prière sur les lèvres, l'âme pleine de clartés et les vêtements tout imprégnés d'encens. (« Étude sur Angéline de Montbrun », Imprimerie Léger Brasseur, p.8. [<http://collections.banq.qc.ca/bitstream/52327/2021559/1/17239.pdf>].)

Lori Saint-Martin affirme dans la postface d'Angéline de Montbrun, que la romancière « a connu au moins une double réussite : non seulement elle a produit une œuvre qui s'inscrit dans la durée [...], mais elle a aussi signé un roman qui, en plus d'être lu et enseigné, appelle encore des interprétations critiques nouvelles » (2002, 219). Dans le sillage de cette observation, je propose un angle d'analyse peu exploré du livre le plus étudié de l'écrivaine canadienne : sa dimension humoristique.

Mon projet est de montrer que l'humour et l'ironie apparaissent chez Laure Conan comme un moyen de résistance aux règles du patriarcat, comme une façon de mettre en lumière la soumission à laquelle les femmes étaient contraintes. Une telle prise de pouvoir au féminin transparait notamment dans les lettres de Mina, pour qui l'humour constitue le principal moyen d'affronter l'autorité masculine.

Angéline de Montbrun : Intrigue et structure de l'œuvre

Publié d'abord en feuilleton en 1881-1882 dans la *Revue Canadienne*, *Angéline de Montbrun* est envisagé par certains critiques comme le premier roman moderne de la littérature canadienne-française, par d'autres comme le premier roman psychologique. La structure de l'œuvre constitue aussi une innovation: l'histoire de la belle et virgine Angéline se déploie à travers trois formes narratives distinctes. La première partie comprend un échange épistolaire entre les personnages; la deuxième, très courte, est assumée par un narrateur omniscient; et la dernière, « Feuilles détachées », est constituée du journal d'Angéline.

Les traces d'humour se manifestent essentiellement dans la première partie, presque exclusivement à travers le discours que livre Mina au fil de ses lettres. Les spécificités de cette prise de parole tendent à faire de Mina un personnage subversif à l'époque où se déroule le récit. Ce caractère est d'ailleurs renforcé par le changement radical que subit le personnage dans la deuxième partie, avec le changement de narration. À son omniprésence enjouée dans la section épistolaire succède un silence complet. Nous savons qu'elle continue à écrire à Angéline, mais ce ne sont que des lettres fantômes, puisque nous n'avons accès qu'aux quatre réponses envoyées par cette dernière.

La résistance par l'humour : Le discours de Mina

Les marques d'humour dans le langage de Mina apparaissent dès le début de l'œuvre, bien qu'elles soient parfois discrètes. Elles prennent parfois la forme de traits d'esprit perceptibles seulement dans le contexte de la relation établie avec son correspondant. À titre d'exemple, voyons la première lettre qu'elle écrit à son frère Maurice. Elle s'y montre déjà très spirituelle en reprochant à celui-ci son malaise lors de la rencontre avec M. de Montbrun et sa fille Angéline, dont il est amoureux :

Je me demande pourquoi tu es si triste et si découragé. M. de Montbrun t'a reçu cordialement, que voulais-tu de plus? Pensaistu qu'il t'attendait avec le notaire et le contrat dressé, pour te dire : « Donnez-vous la peine de signer ». (Conan, 2002, 15)

Dans sa réponse à cette missive, Maurice manifeste sa passion pour Angéline et demande l'aide de Mina pour entreprendre sa conquête. Lui-même signale le caractère espiègle de sa sœur lorsqu'il l'implore : « Ne raille pas, Mina, et dis-moi ce qu'il faut dire à son père. Tu le connais mieux que moi [...] ». Selon Maurice, M. de Montbrun et Mina ont, en plus de se connaître, une caractéristique commune – « il a dans l'esprit une pointe de moquerie dont tu t'accommodes fort bien, mais qui me gêne, moi qui ne suis pas railleur » (Conan, 2007, 20). Ces extraits mettent en évidence un certain inconfort d'un personnage masculin face à la raillerie féminine de Mina, qui va à l'encontre de la délicatesse attendue d'une femme.

Dans une nouvelle lettre, Maurice rapporte à Mina quelques critiques de M. de Montbrun au sujet du comportement de la jeune fille. Selon le père d'Angéline, Mina a « trop de liberté et pas assez de devoirs ». En outre, il demande à Maurice « combien d'amoureux » compte sa sœur. Ces extraits sont significatifs pour diverses raisons : le tempérament moqueur de Mina renverse significativement les règles qui dictent le comportement d'une femme, surtout au XIXe siècle : le droit de faire rire est traditionnellement réservé à l'homme, c'est-à-dire au sujet-séducteur. À la femme, généralement, revient le rôle de réceptrice et d'objet-victime de l'humour masculin – « habituées à servir de cibles, les filles retournent rarement la raillerie à l'envoyeur » (Joubert, 2006, 15). Selon Lucie Joubert, « l'humour a toujours été un puissant outil de séduction pour les hommes : une femme qui rit, selon l'adage, est une femme au lit, c'est-à-dire vite conquise » (Joubert, 2002, 163).

Or, la question de M. de Montbrun sur le nombre d'amoureux de Mina renvoie parfaitement à cette idée qu'humour égalerait séduction, mais dénote une situation où l'horizon d'attente est complètement déjoué par une inversion des rôles: c'est désormais une femme qui séduit par son esprit gai, et non pas forcément par son apparence. Le caractère de Mina est d'autant plus intéressant qu'il prend place dans un environnement répressif et austère.

Judith Stora-Sandor définit quelques stéréotypes féminins dans la littérature comique, dont celui de la femme séductrice qui semble bien correspondre au profil de Mina. Ces femmes

[...] dominant les hommes et, par leur ruse,

elles arrivent à leurs fins. Pratiquement toute la littérature comique, issue de l'imaginaire masculin, présente les hommes comme perdants face au pouvoir féminin. De nombreux romans humoristiques du XX^e siècle, écrits par des femmes, reproduisent ces mêmes stéréotypes, avec le même résultat, et présentent les hommes comme des êtres enfantins, incapables de résister à la volonté de domination et / ou de séduction féminine. (1992, 180)

Judit Stora-Sandor affirme, au sujet de la *production* de l'humour féminin, que « non seulement la femme ne devait pas rire, elle ne devait pas "faire rire" non plus » (1992, 177). Que ce soit un humour satirique ou bienveillant, le comique « s'exerce toujours aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose, ce qui suppose une certaine agressivité de la part du rieur » (*ib.*). Pour illustrer cette assertion, revenons à la scène où Maurice exprime son malaise face au rire d'Angéline, dont il se sent « victime » : « Angéline éclata de rire, et bien quelle ait les dents si blanches, je n'aime pas à la voir rire quand c'est à mes dépens » (Conan, 2002, 13).

Si le fait qu'une femme provoque le rire peut déconcerter dans ce roman, le ton réprobateur de M. de Montbrun ne surprend pas. Condamnant « l'atmosphère d'adulation » dans laquelle vit Mina, il lui conseille d'entrer « dans le sérieux de la vie » (*ib.*, 27). Pour qu'elle mérite le respect, pour qu'elle soit considérée comme une femme sérieuse, il faut que l'humour de Mina soit réprimé, il faut qu'elle soit sanctionnée par l'enfermement :

Une femme qui laisserait libre cours à son humour sur la scène publique, qui se permettrait de faire des blagues osées ou agressives, agirait précisément à l'inverse des idéaux comportementaux que sont la passivité et l'écoute et ainsi elle deviendrait, elle et sa famille, honteuses et par là même déshonorées. (Fommervault, 2012, 96)

La désapprobation à l'égard du comportement de Mina, une femme libre et entourée d'amoureux, s'exprime à différents degrés à travers sa correspondance avec ses amies Emma et Angéline. Cependant, c'est surtout M. de Montbrun qui incarne le censeur, celui qui entend la corriger, la ramener sur le droit chemin, la seule voie réservée

aux femmes exemplaires. Il voudrait peut-être la transformer en Angéline, « la plus charmante et la mieux élevée des Canadiennes » (*ib.*, p. 16).

Malgré cet entourage opprimant, Mina garde un ton humoristique et sa réplique témoigne d'une certaine répartie. Au sujet de l'avertissement de M. de Montbrun, elle déclare ironiquement - « Ainsi on voudrait me faire entrer dans le sérieux de la vie... Il me semble que *flirter* avec un *Right Reverend*, c'est quelque chose d'assez grave » (*ib.*, 29).

« Right Reverend » est une allusion au pasteur anglican qu'elle avait déjà mentionné dans sa première missive à Maurice « ...les mauvaises langues assurent qu'un ministre anglican, que tu connais bien, finira par oublier ses ouailles pour moi » (Conan, 2002, 16). En ironisant les recommandations du père d'Angéline, Mina fait preuve d'un esprit indépendant, dans la mesure où elle affiche son intérêt envers un homme; un intérêt qui n'est pas forcément pourvu de sentiment. En plus d'exercer son humour aux dépens d'un homme, Mina exprime son courage d'affronter le système de valeurs (religieuses, patriarcales, conservatrices) que représente la figure du « Right Reverend ».

Le désir d'amender ou même de corriger et de convertir Mina Darville est manifeste non seulement chez M. de Montbrun, mais aussi chez sa fille Angéline. Dans sa toute première lettre adressée à Mina, Angéline affirme le plaisir qu'elle aurait à la *démondaniser*, c'est-à-dire à la transformer en femme « sérieuse », éloignée des frivolités et, par conséquent, déparée de son humour. Angéline est affirmative : « ...je suis pleine de confiance. Je changerai la reine de la mode en fleur des prés, et cette grande métamorphose opérée, vous serez bien contente » (Conan, 2002, 48). Angéline propose ainsi tout un jeu de métaphores qui marque l'opposition entre la femme de la ville, frivole, « reine de la mode », et l'idéal de la femme rurale, « fleur des prés » délicate et protégée contre les dangers du monde. Nous pouvons pousser l'analyse jusqu'à observer l'opposition entre la puissance d'une reine, un être animé et pourvu de force, et la fragilité d'une fleur, un objet inanimé et décoratif.

Mina répond à cette lettre dans un style amusant et léger - « Chère amie, M. de Montbrun me juge mal. Je ne demande qu'à me *démondaniser*. J'avais résolue

d'arriver chez vous avec une simple valise, comme il convient à une âme élevée qui voyage » (*ibid.*, p. 52). Cependant, dans le paragraphe suivant, elle déclare avoir fait tout le contraire de ce qu'elle prône, revendiquant un mode de vie qui lui plaît et qui lui est constamment reproché par la société patriarcale – « Mais on sait rarement ce qu'on veut et jamais ce qu'on voudra : j'ai fini par prendre tous mes chiffons » (*ibid.*, 53)

Mina et la religion

Dans la première partie de l'histoire, Mina entretient un rapport complexe à la religion, qui évoluera de manière inattendue au fil du texte. Cela transparaît pour la première fois lorsque, sans grande surprise, elle désapprouve son amie Emma qui souhaite devenir religieuse :

Franchement, la vie religieuse m'apparaît comme cette étonnante rivière, qui coule paisible et profonde, entre deux murailles de granit. C'est grand, mais triste. Ma chère, l'inflexible uniformité, l'austère détachement ne sont pas pour moi. (Conan, 2002, p. 54)

Au lieu de la rivière calme et prévisible, Mina s'identifie à l'inconstance et l'indomptabilité de la mer ; « une grande séductrice », « belle et terrible », mais « douce aussi », avec sa « magique phosphorescence des flots... » (*ib.*, 71). Ces traits renforcent le contraste entre le caractère libre de Mina et les exigences de la vie religieuse – enfermement, limitation, isolement, stérilité. Son comportement est une cible constante de jugements et de critiques ; son entourage essaie de scruter et de corriger ses manières. Peu à peu, Mina se courbe devant la force de cette société oppressante – « la forme épistolaire permet, elle, l'émergence d'une première voix de femme libre, celle de Mina, mais la jeune femme tombera bientôt sous la coupe de M. de Montbrun » (Saint-Martin, 2002, p.227-228).

En dépit de sa réticence à se plier à la religion, Mina décrit dans une de ses lettres à Emma un rêve curieux et révélateur. Le préambule au rêve présente déjà des indices de son caractère antinomique et contradictoire. Une nuit où elle revient d'un bal, la cloche des Ursulines sonne « le lever des religieuses ». C'est comme si Mina revenait du monde des frivolités

au même instant où commençait le labeur religieux. L'opposition est renforcée lorsque, à l'intérieur de sa chambre, elle dit avoir jeté ses fourrures et, « en grande parure », s'être placée devant le miroir, pourtant sans pensée de vanité. Elle décrit alors son rêve :

...quand je fus parvenue à m'endormir, je fis un rêve dont je n'ai jamais parlé, mais qui m'a laissé une impression ineffaçable. Il me sembla que j'étais dans la petite cour intérieure des Ursulines, quand tout à coup la fenêtre d'une cellule s'ouvrit, et je vis paraître une religieuse. Je ne sais comment, mais du premier coup d'œil, sous le bandeau blanc et le voile noir, je reconnus cette brillante mondaine d'il y a cent ans, Madeleine de Repentigny. Elle me regardait avec une tendre pitié, et de la main m'indiquait la petite porte du monastère; mais je ne pouvais avancer : une force terrible me retenait, ou plutôt mille liens m'attachaient à la terre. Elle s'en aperçut, et appuya son front lumineux sur ses mains jointes, alors je sentis qu'on me détachait, mais quelle douleur j'éprouvais dans tout mon être... (Conan, 2002, 68-69).

Loin d'être un simple rêve sans conséquence, cet extrait annonce le changement de cap bouleversant de la troisième partie du roman. Jusqu'à cette métamorphose, Mina continue à s'exprimer de façon moqueuse. Dans une autre lettre à Emma, la jeune femme rappelle le jour où Angéline et elle ont travaillé comme faneuses et mentionne le commentaire de M. de Montbrun, qui « se déclara charmé. Il nous comparait aux glaneuses de la Bible, à toutes les belles travailleuses de l'antiquité » (Conan, 2002, p. 72). Malgré son insistance à vouloir mettre Mina sur le chemin de la religion, Emma poursuit ses plaisanteries :

Même il m'a dit quelques vers latins, où je crois qu'il était question des divinités champêtres. Je suis bien satisfaite. Mina Darville mêlée avec les divinités! Il ne manquait plus que ça aux humiliations de l'Olympe! (*ib.*, 72-73)

L'auto-ironie, marquée aussi par les points d'exclamation, souligne la distance qui oppose les attentes et l'excès de correction de M. de Montbrun d'un côté, et l'épanouissement de l'incorrigible Mina de l'autre. Plus tard, dans la même lettre à Emma,

«L'ironie et l'humour sont parfois le seul arsenal grâce auquel les femmes peuvent exprimer leur désaccord vis-à-vis du monde patriarcal et des règles qui leur sont imposées.»

la jeune Darville, pour reprendre ses propres mots, « jette une pierre » au père d'Angéline :

À propos, vous saurez que le maître des céans ne va pas à ses champs sans se ganter soigneusement. Au fond, je ne vois pas qu'il y ait de quoi lui jeter la pierre, mais tout de même, je lui ai dit : "Vraiment, vous métonnez; j'avais toujours cru que l'homme – cet être supérieur – ne s'occupait que de la beauté de son âme. Serait-ce par orgueil de race que vous prenez si grand soin de vos belles mains d'aristocrate?" (Conan, 2002, 73)

Mise en évidence par les tirets, l'ironie de la phrase est brève et pourtant aiguë. Mina met en cause la supériorité masculine tout en critiquant le souci de M. de Montbrun à l'égard de sa toilette. De cette façon, elle conteste aussi les reproches qu'il lui avait faits d'être frivole et mondaine. Ce genre d'ironie, selon Lucie Joubert, « touche l'éternel conflit entre les sexes et met en relief la lucidité des femmes devant les agissements des hommes : elles se moquent des certitudes de leurs partenaires quant à leur supériorité et à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes » (1998, 128-129). Linda Hutcheon, quant à elle, interprète ce procédé employé par Mina (« l'homme – cet être supérieur ») comme une raillerie ironique, qui « se présente généralement sous forme d'expressions élogieuses qui impliquent au contraire un jugement négatif ». Il s'agit d'une « forme laudative manifeste » qui dissimule, en fait, une « censure moqueuse, un blâme latent » (1981, 142).

À force de boutades et de taquineries, la relation entre Mina et M. de Montbrun finit par s'imprégner d'une atmosphère amoureuse, bien qu'ils ne deviennent jamais de réels partenaires. L'intérêt naissant de Mina pour M. de Montbrun et sa quête pour gagner son estime la poussent à souscrire aux valeurs conservatrices incarnées par celui-ci. Mina fait l'objet de multiples tentatives de contrôle, à commencer par l'insistance de M. de Montbrun pour qu'elle se soumette à la religion. Son intérêt grandissant pour M. de Montbrun contribue également à renforcer ce contrôle.

Mina, perméable aux codes sociaux de son époque, voit en M. de Montbrun un homme parfait, modèle édifiant de morale et de piété chrétienne. Pour être appréciée par lui, elle doit transformer sa personnalité et renoncer à son tempérament provocateur, puisque

« la douceur, attribut traditionnel de la féminité, s'accommode mal de l'agressivité railleuse » (Bertrand, 1995, 160). Ainsi, c'est notamment au contact de cet homme que s'amenuise l'humour piquant et subversif de Mina.

La partie épistolaire se conclue par une lettre de Mina à Maurice, dans laquelle elle fait part d'une transformation dans son caractère, qu'elle associe à l'avènement d'un nouveau destin – « je suis fatiguée de la vie mondaine, c'est-à-dire de la vie réduite en poussière » (*ib.*, 90). Quoi qu'il en soit, ses (dernières) plaisanteries sont encore vivaces, et cette fois-ci tournées vers elle-même. Mina fait des conjectures sur ce que les gens diront au sujet de son détour à la province : « La reine des belles nuits s'ensevelir à la campagne ! l'étoile du soir s'éclipser, disparaître » (*ib.*, 90).

Ces prédictions se réalisent par l'entrée de Mina au couvent suite à la mort de M. de Montbrun. La vraie raison de cette décision reste cachée, d'autant plus que ses lettres ne sont plus livrées au lecteur. L'effet de surprise créé par le choix de Mina est exprimé à travers le discours de Marc, le cocher de la famille Montbrun. Voici Angéline qui écrit à Mina « [Marc] aime à parler de vous, et finit toujours par dire, philosophiquement : "Qui est-ce qui aurait pensé ça, qu'une si jolie mondaine ferait une religieuse ?" [...] Votre vocation a bouleversé ses idées » (Conan, 2002, 163).

Mina, en se tournant vers la religion, refuse les deux voies traditionnellement réservées aux femmes de son époque, que Daniel Mativat présente ainsi : « même si les femmes québécoises sont souvent plus instruites et encore plus souvent grandes amatrices de lecture, leur rôle social se limite à peu près à celui de mère et d'éducatrice. La femme qui outrepassait cette fonction de gardienne de la foi et du foyer avait mauvaise réputation » (1996, p. 39).¹ Laure Conan demeure une écrivaine de son temps, et bien qu'elle ait permis l'émergence d'un personnage comme Mina – qui, à travers ses lettres, déjoue l'horizon d'attente du public de l'époque –, son roman finit par lui réserver le même sort que celui alors réservé à plusieurs femmes :

Pour elle, la femme se tient devant un horizon bouché, si elle n'est pas mariée, si elle ne meurt pas, ou elle finit ses jours dans la

réclusion ou dans une sorte de mutisme ou de mysticisme. (Noël-Dion, 2002, 39)

À l'instar d'Angéline, privée de vivre sa passion et décidée à ne plus se marier, Mina est elle aussi amenée à suivre une nouvelle voie. Angéline déclare : « ce n'est pas l'image d'autrefois qui domine dans mes pensées ; c'est celle de la vierge qui dort là-bas sous la garde des anges, en attendant l'heure de sa consécration au Seigneur » (Conan, 2002, 116). Le seul mariage permis à Mina est celui avec Dieu : « Ma chère mondaine d'autrefois, comme j'aimerais à vous voir sous votre voile noir. Ainsi, vous voilà consacrée à Dieu, obligée d'aimer Notre-Seigneur d'un amour de vierge et d'épouse » (ib., 131). Cette entrée inexplicée de Mina au couvent est présentée comme une punition pour son comportement considéré comme déviant à l'époque, ainsi que pour les privations et déceptions subies par Angéline :

Oui, Mina a choisi la meilleure part. L'amour chez l'homme est comme ces feux de paille qui jettent d'abord beaucoup de flammes, mais qui bientôt n'offrent plus qu'une cendre légère que le vent emporte et disperse sans retour. (Conan, 2002, 117-118)

Renoncer à la vie mondaine au profit de la religion contraste avec le tempérament de Mina et son choix entraîne des conséquences extrêmes : éloignement, isolement, solitude. Outre l'abandon de la vie en société, la vie monastique étouffe l'humour de Mina. Dans cette perspective, l'histoire et la critique littéraire nous apprennent qu'humour ne rime pas avec religion, du moins avec la religion chrétienne – « D'après la Bible, la théologie, Dieu ne rit pas » (Steiner, 2011, 11).

Le silence de Mina

Opposant Angéline à Mina, Patricia Smart décrit cette dernière comme la femme-sujet, « la vision alternative d'une femme aspirant à l'autonomie », un personnage qui vient contester « l'idéal rural et patriarcal de Valriant » (1990, 54). Elle donnerait voix à la résistance féminine contre le pouvoir masculin :

Une femme autonome qui vit à la ville, aime les bals et les banquets, se rend à l'occasion au port de Québec pour accueillir les marins français, et qui est connue dans son entourage pour tous les admirateurs mâles

qu'elle a laissés dans son sillage (1990, 59)

Pourtant, son arrivée à Valriant la transforme graduellement. Avant d'accéder à cette maison, elle était capable de réagir vigoureusement, mais maintenant qu'elle partage le même espace que son hôte, sa force se dissout et son conflit intérieur s'intensifie. Selon Patricia Smart, « Mina se trouve privée à Valriant d'un contexte propice à l'éclosion de ses propres valeurs, et peu à peu elle succombe à la séduction de l'idéal patriarcal, incarné dans Charles de Montbrun » (1990, 63).

Une des conséquences de cette transformation est le refoulement de sa parole et de son humour original qui représentaient son principal rempart contre la domination patriarcale. En ce sens, Judith Stora-Sandor affirme que la subversion a toujours fait partie de l'humour :

Il a souvent été la seule arme des dominés pour exprimer la contestation sous une forme acceptable par le milieu environnant. Il soulage aussi ceux ou celles qui le pratiquent. La parole subversive est donc aussi une parole libératrice. (Stora-Sandor, 2000, 23)

La « complice » de Mina dans la pratique de cette parole subversive et libératrice était son amie Emma, à qui elle déclarait – « avec vous, je suis plus libre [...] je ne puis oublier que nous avons été compagnes de chimères, de lectures, de frivolités » (Conan, 2002, 60). Mais le temps de cette complicité féminine est révolu et, à partir du moment où Emma dévoile ses aspirations religieuses, Mina ne trouve plus l'occasion de manifester son humour.

La proximité d'Angéline intensifie le manque de confiance en soi de Mina : elle se compare à la fille de M. de Montbrun et se sent toujours inférieure – « aucune poussière n'a jamais touché cette radieuse fleur » (Conan, 2002, 60). Comme l'a remarqué Patricia Smart, un sentiment de dépression morale l'envahit alors : « cette musique des flots jette un velours de mélancolie sur la tristesse de mes pensées » ; « pour moi, je ne suis nécessaire à personne » (id., 60-61) ; « je tourne visiblement à l'austérité » (id., 76). Sensible à l'état d'âme affaibli de Mina, Emma essaie de la ranimer – « Je vous en prie, éloignez la mélancolie » (id., 79).

Cette évolution de Mina suit un rythme inverse à celui d'Angéline. Au début du roman, Mina détient la parole : elle occupe le rôle de la femme contestataire, pleine d'humour et d'attitude – « Angéline, êtes-vous comme moi ? Il existe sur la terre un affreux petit bon sens horriblement raide, exécrationnellement étroit, que je ne puis rencontrer sans éprouver l'envie de faire quelque grosse folie » (Conan, 2002, 52). Angéline, pour sa part, ne s'exprime guère dans la première section : elle n'écrit que deux lettres, ce qui est étonnant par comparaison aux seize correspondances de Mina : « objet d'échange, [Angéline] n'a pas droit à la parole » (*ib.*, 51). Au fur et à mesure que Mina s'approche de la famille Montbrun – et surtout du père d'Angéline –, son comportement change, sa lumière s'éteint, son ardeur devient moins intense, ses contestations font place à la sobriété et au conformisme. À propos de M. de Montbrun, elle affirme – « J'aime mieux lui obéir que de commander aux autres. Voilà – et je lui suis reconnaissante de vouloir m'arracher à ces puérités, à ces futilités [...] » (Conan, 2002, 84). Elle se soumet alors au pouvoir masculin et perd son identité.

Finalement, au terme de cet étonnant roman, tous les traits humoristiques de Mina s'effacent : la subversion qui s'exprimait à travers son humour dans la section épistolaire fait place au pouvoir de la religion. Jean-Noël Dion estime qu'après les renversements survenus dans la deuxième partie, « Angéline pose un geste de prise de parole, d'appropriation de soi ou, du moins, elle ressent le besoin de se mieux connaître, de s'analyser, alors qu'elle entreprend la rédaction de son journal intime. Elle s'épanouit dans l'écriture » (2002, 41). Patricia Smart interprète quant à elle son passage de femme-objet dans la première partie à femme-sujet dans son journal, comme une « chute dans l'écriture » (1990, p. 49).

On pourrait se demander pourquoi Laure Conan a décidé d'éliminer un personnage exceptionnel comme Mina en lui réservant un triste destin. La réponse exacte ne sera peut-être jamais trouvée. On peut évoquer quelques hypothèses relatives au contexte de l'époque : le fait d'une femme (pionnière) écrivant sur des femmes, ou le milieu social conservateur et catholique. Yves Dostaler affirme que :

Un auteur, en effet, ne peut guère s'affranchir des goûts et des tendances de son public. Au risque de vivre au ban de la société,

il doit faire à ses lecteurs de nombreuses concessions. Cette nécessité est impérieuse dans un milieu monolithique comme celui des Canadiens français du XIXe siècle, où la population catholique était imprégnée d'une morale religieuse. (1977, 7)

La critique littéraire du XIXe siècle, selon Dostaler, ne s'intéressait pas à la valeur artistique d'une œuvre : le plus important était la valeur morale, le modèle vertueux à être transmis au public. Il semble donc que Mina soit poussée jusqu'à la limite du tolérable : elle fait de l'humour, séduit, expose sa liberté, conteste, plaisante tous-azimuts, transgressant ainsi le rôle traditionnel d'une femme.

Outre toutes les contraintes sociales et morales auxquelles les écrivains sont soumis, Laure Conan affronte la stigmatisation liée à son genre dans un contexte extrêmement masculin. L'archiviste Jean-Noël Dion signale la prégnance de l'idéologie du terroir de l'époque : agriculture, religion et patrie revêtent un caractère sacré. Selon lui, le cheminement de Laure Conan est

bien ancré dans son temps [et] reste parfois bien personnel avec, presque toujours, une interrogation en filigrane sur la destinée et la place de la femme dans la société. Pour elle, la femme se tient devant un horizon bouché, si elle n'est pas mariée, si elle ne meurt pas, ou elle finit ses jours dans la réclusion ou dans une sorte de mutisme ou de mysticisme. (2002, 39)

Il semble que la réclusion et le mutisme aient été les solutions conçues par l'écrivaine pour moraliser et réhabiliter Mina. Cette conversion à la fin de l'histoire représente un exemple positif du fait qu'elle symbolise l'expiation de ses erreurs. La hardiesse de Mina (et aussi celle de Laure Conan) est contrebalancée par une vocation religieuse qui répond aux attentes de la société québécoise du XIXe siècle, comme le remarque Yves Dostaler – « Édifier, enseigner la vertu, former aux bonnes mœurs, tel est donc, selon l'opinion canadienne-française, l'objectif de tout romancier digne de ce nom » (1977, 49). Ainsi, Mina est pardonnée d'exister, alors que Laure Conan est pardonnée d'écrire.

Références

- ABBÉ CASGRAIN. « Étude sur Angéline de Montbrun ». in : CONAN, Laure. *Angéline de Montbrun*. Québec, Imprimerie Léger Brusseau, 1884, p. 5-24. [<http://collections.banq.qc.ca/bitstream/52327/2021559/1/17239.pdf>.]
- BEAUDET, Marie-Andrée. « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété : hétéronomie et individuation dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle. » In : *Voix et Images*, n. 3 (96), 2007, p. 59-74.
- BERTRAND, Denis. « Humour et ironie : notes sur le sens dessus dessous ». In : *Cruzeiro Semiótica* N. 10, jan. 1989, p. 91-98.
- BERTRAND, Dominique. « Différenciations sexuelles ». in : *Dire le rire à l'âge classique : représenter pour mieux contrôler. Aix-en-Provence*, Publications de l'Université de Provence, 1995, p. 155-174.
- BOIVIN, Aurélien. « Des proses et des femmes au Québec des origines à 1970 ». In : *Québec français*, n. 47, 1982, p. 22-25. [<http://id.erudit.org/iderudit/56941ac>.]
- BOURBONNAIS, Nicole. « Introduction ». in : *Conan, Laure. Angéline de Montbrun*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2007, p. 7-119
- CONAN, Laure. *Angéline de Montbrun*. Montréal, Boréal, 2002.
- DION, Jean-Noël. « Laure Conan ». in : *Laure Conan: j'ai tant de sujets de désespoir : correspondance, 1878-1924*. Montréal, Varia, 2002, 27-48.
- DOSTALER, Yves. *Les infortunes du roman dans le Québec du XIXe siècle*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1977.
- FOMMERVAULT, Inès Pasqueron de. *Je ris donc je suis – le rire et l'humour au carrefour de deux processus identitaires : socialisation et individuation*. Mémoire de maîtrise. Aix Marseille Université, 2011-2012.
- GAGNON-MAHONY, Madeleine. « Angéline de Montbrun : le mensonge historique et la subversion de la métaphore blanche ». in : *Voix et Images du pays*, 1972, p. 57-68.
- GENDREL, Bernard et MORAN, Patrick. « Humour : panorama de la notion ». in : *Fabula, la recherche en littérature* – [http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%3A_panorama_de_la_notion.]
- HUTCHEON, Linda. « Ironie, satire, parodie ». *Poétique*, n. 46 (février), p. 140-155.
- HOUSSIN, Monique et MARSAULT, Élisabeth. *Au rire des femmes*. Pantin, Le temps des cerises, 1998.
- JOUBERT, Lucie. *Le carquois de velours : l'ironie au féminin dans la littérature québécoise – 1960-1980*. Montréal, Les éditions de l'Hexagone, 1998.
- JOUBERT, Lucie. *L'humour du sexe : le rire des filles*. Montréal, Triptyque, 2002.
- JOUBERT, Lucie. « Le rire des filles au Québec ». in : Kwaterko, Josef (dir.). *L'humour et le rire dans les littératures francophones des Amériques*. Paris, L'Harmattan, 2006, p. 15-27.
- LEMIRE, Maurice; Saint-Jacques, Denis (dir.). *La vie littéraire au Québec – IV : 1870-1894*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999.
- LECOINTRE, Simone. « Humour, ironie : signification et usage ». in : *Langue française*, n. 103, p. 103-112. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1994_num_103_1_5730]
- MOURA, Jean-Marc. *Le sens littéraire de l'humour*. Paris, PUF, 2010.
- SAINT-MARTIN, Lori. "Postface". In: CONAN, Laure. *Angéline de Montbrun*. Montréal, Boréal, 2002, p. 217-232.
- SMART, Patricia. « Angéline de Montbrun ou la chute dans l'écriture ». in : *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*. Montréal, Édition Québec/Amérique, 1990, p. 39-86.
- STEINER, George. « Le rire ou le sourire ? ». in : BIRNBAUM, Jean (dir.). *Pourquoi rire ?* Paris, Gallimard, 2011, p. 11-21.
- STORA-SANDOR, Judith. « Le rire minoritaire ». In : CAHEN, Géraud (dir.). *L'humour : un état d'esprit*. Paris, Éditions Autrement, 1992, p. 172-182.
- STORA-SANDOR, Judith. « À propos de l'humour féminin ». *Humoresques : armées d'humour – rires au féminin*. n. 11, jan. 2000, p. 15-24.
- THÉRIO, Adrien. *L'humour au Canada français*. Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1968.

Les femmes de droite d'Andrea Dworkin: Maternité, littérature, subversion

Julie Racine

Candidate au doctorat en études littéraires
Université du Québec à Chicoutimi

Les femmes de droite, d'Andrea Dworkin, est un ouvrage féministe radical paru en 1983 aux États-Unis, mais traduit en français pour la première fois en 2012, et toujours fortement d'actualité. C'est dans la foulée du rejet par le Congrès américain, d'un amendement visant à inclure une garantie du droit à l'égalité pour les femmes, survenu grâce à la mobilisation conservatrice menée par une femme, que Dworkin s'est demandé comment des femmes pouvaient adopter des positions allant à l'encontre de leurs propres intérêts, promouvoir le modèle de la femme au foyer ou militer farouchement contre la contraception. Elle a voulu connaître ces femmes qui s'opposent à l'émancipation féminine et au féminisme. Elle a voulu savoir qui étaient ces «femmes de droite».

Que peut nous apprendre un ouvrage comme celui-ci sur la littérature ? La théorie des «femmes de droite» s'avère un outil puissant d'analyse et de compréhension du discours social, entre autres celui entourant la maternité et l'allaitement. De plus, elle nous permet de projeter un éclairage nouveau sur les trajectoires de certaines écrivaines et de découvrir comment, derrière une apparente conformité, voire une adhésion au modèle patriarcal, des écrivaines ont su s'affranchir de celui-ci, donnant ainsi une voix au féminisme et à une féminité évoluant à l'extérieur des stéréotypes. Plus largement, elle interroge le pouvoir qu'aurait la littérature de subvertir les institutions, dont le patriarcat, à partir de l'«intérieur», au quotidien, sans nécessairement le renverser.

Cet article se divisera en trois parties : tout d'abord, je ferai un bref compte-rendu de la théorie d'Andrea Dworkin. Ensuite, nous verrons dans quelle mesure cette théorie permet d'amorcer une réflexion sur le discours public contemporain entourant la maternité et l'allaitement. Finalement, en nous appuyant sur les trajectoires d'Olympe de Gouges, dramaturge et militante française du XVIII^e siècle, et d'Hella S. Haasse, femme de lettres néerlandaise du XX^e siècle, nous tenterons, toujours à la lumière de l'ouvrage de Dworkin, de comprendre comment ces femmes ont pu ébranler le discours dominant sur la maternité par le biais de la littérature, sans pour autant appeler à son renoncement.

Qui sont les «femmes de droite» ?

D'emblée, il importe de souligner que, pour Dworkin, la femme de droite peut se situer n'importe où sur le spectre politique traditionnel, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche. « Droite » signifie davantage un conformisme au modèle dominant, une posture conservatrice par rapport à ce modèle, le conservatisme étant ici entendu comme une adhésion aux valeurs d'un contexte social donné, quel qu'il soit¹. La femme de droite, selon Dworkin, a conclu un pacte avec le pouvoir masculin en place :

1 • Andrea Dworkin, *Les femmes de droite*, Montréal, les Éditions du remue-ménage, 2012, « Observatoire de l'antiféminisme », p. 24.

elle cède sa liberté, en échange d'une protection contre la violence physique, sexuelle et économique :

De la maison du père à la maison du mari et jusqu'à la tombe qui risque encore de ne pas être la sienne, une femme acquiesce à l'autorité masculine, dans l'espoir d'une certaine protection contre la violence masculine [...] Elle devient la putain heureuse, la ménagère comblée, la chrétienne exemplaire, l'universitaire désincarnée, la camarade accomplie, la terroriste par excellence. Quelles que soient les valeurs ambiantes, elle les incarnera avec une fidélité sans faille².

Bref, le monde, tel qu'il est, constitue un endroit dangereux pour les femmes. Notons que Dworkin ne parle pas de « la femme » et de « l'homme » en tant qu'individus, mais en tant que classe. Autrement dit, nonobstant la « bonté » objective dont peuvent faire preuve certains hommes, c'est en tant que détenteurs du pouvoir dans un système qui les avantage qu'elle dit « les hommes ».

La femme de droite a donc effectué certains calculs et ne fait qu'agir en fonction de ses meilleures chances de survie à l'intérieur d'un système donné. Elle sait, nous dit Dworkin, que la seule chose qui la rend essentielle aux yeux des hommes est sa capacité reproductrice. Ainsi, elle s'inscrit dans les valeurs du mariage et de la maternité et ne travaille pas à l'extérieur du foyer, préférant se mettre sous la protection d'un seul homme qui la protégera de tous les autres en échange de sa liberté. Elle a compris que les emplois réservés aux femmes sont sous-payés et ne lui apporteront jamais l'autonomie. Contrainte, de toute façon, au labeur sexuel pour survivre, elle juge moins risqué le rôle d'épouse que celui de prostituée. Deux modèles caractérisent le schéma de Dworkin : celui du bordel et celui de la ferme. Les femmes seraient donc utilisées pour le sexe (modèle du bordel) ou pour la reproduction (modèle de la ferme) dans le système patriarcal. La femme de droite préférera quant à elle s'exposer à la violence d'un seul homme, plutôt qu'à celle de plusieurs.

L'ouvrage *Les femmes de droite* a été écrit peu après ce que la gauche a appelé la « libération sexuelle ». Pour la femme de droite, cette prétendue libération est, plus qu'un leurre, une aberration qui consiste à rendre disponible sexuellement le plus grand

nombre de femmes possible en débarrassant l'accès aux femmes des obstacles bourgeois. Au moins, se dit-elle, le conservatisme et l'institution du mariage obligent les hommes à rendre des comptes pour les enfants qu'ils conçoivent et, par conséquent, freinent leurs appétits. Pour elle, la véritable visée de l'accessibilité de la contraception et de la légalisation de l'avortement n'a rien à voir avec l'autodétermination des femmes, mais consiste plutôt à rendre toutes les femmes disponibles, gratuitement et sans conséquence pour les hommes. Bref, à les priver du pouvoir de dire non. Le soutien au modèle patriarcal traditionnel, dans un tel contexte, est en mesure de lui offrir une certaine protection. Pour Dworkin, la femme de droite commet un lent suicide pour se préserver de la violence d'un système qu'elle ne croit pas pouvoir transformer. Il s'agit d'une vision très pessimiste, presque sans issue. La théorie des femmes de droite stipule que seul un renversement total du patriarcat constitue une voie de salut acceptable, renversement que Dworkin croit, sinon impossible, complètement hypothétique.

Bien que paru en 1983 et basé sur l'observation d'une tranche conservatrice de la société américaine, ce livre conserve son actualité, car il permet d'éclairer un certain discours social tout à fait contemporain et prétendument progressiste entourant la maternité qui tend à redéfinir la femme en vertu de sa fonction procréatrice, conformément au modèle de la ferme de Dworkin. Regardons de plus près la teneur de ce discours.



2 • *Loc. cit.*

“Que peut nous apprendre un ouvrage comme celui-ci sur la littérature ? La théorie des femmes de droite s'avère un outil puissant d'analyse et de compréhension du discours social, entre autres celui entourant la maternité et l'allaitement. De plus, elle nous permet de projeter un éclairage nouveau sur les trajectoires de certaines écrivaines et de découvrir comment, derrière une apparente conformité, voire en utilisant leur adhésion au modèle patriarcal, des écrivaines ont su s'en affranchir, donnant ainsi une voix au féminisme et à une féminité évoluant à l'extérieur des stéréotypes.”

Représentation de la maternité dans le discours social

En 2014, on peut observer que les publications traitant des vertus de la maternité, de l'allaitement, de l'accouchement « au naturel », de la maternité « écologique », de la manière convenable d'éduquer les enfants – de la normativité parentale, en somme – abondent. À cela s'ajoute un surinvestissement de l'épanouissement de l'enfant, tributaire des sacrifices maternels, ce que Dworkin appelle la « maternité sanctifiée », une sorte de « prétention à une nature sacrée qui soit accessible aux femmes³ ». Un certain discours, loin d'être neutre, qui révèle une obsession pour l'image de la « bonne » mère, image produite par l'adhésion à un certain nombre de critères régissant l'exercice de la maternité. Ainsi, il existerait « un discours dominant et institutionnalisé, qui s'inspire d'une vision idéalisée de l'expérience de femmes américaines ou européennes, blanches, hétérosexuelles, de classe moyenne, et qui présente cette vision comme étant naturelle et universelle⁴ », sans tenir compte de son inscription dans un système de normes inhérentes à un contexte historique donné, ni de sa charge idéologique. Ce discours, il va sans dire, tend à représenter les formes marginales de la maternité comme étant inaptes, voire carrément déviantes ou dangereuses. À l'intérieur de ce discours social contemporain sur la maternité, les femmes seraient définies avant tout par rapport à leur rôle de mère, tandis que leurs désirs, besoins, identités, y seraient subordonnés. Ainsi, leur valeur est établie en fonction de ce rôle : « les “bonnes” mères répondent aux critères de la mère “idéale”, ou s'en rapprochent considérablement, tandis que les “mauvaises” mères n'arrivent pas à répondre à ces critères ou, pire encore, refusent de se conformer à cette vision⁵. »

Ce discours reposerait sur trois croyances : « toutes les femmes ont besoin d'être mères, toutes les mères ont besoin de leurs enfants et tous les enfants ont besoin de leur mère⁶. » La maternité, ainsi perçue, serait considérée comme le principal accomplissement de la vie des femmes. L'amour

3 • *Ibid.*, p. 190.

4 • Simon Lapierre et Dominique Damant (dir.), *Regards critiques sur la maternité dans divers contextes sociaux*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, « Problèmes sociaux et interventions sociales », p. 1.

5 • Dominique Damant, Marie-Ève Chartré et Simon Lapierre, « L'institution de la maternité », dans *ibid.*, p. 9.

6 • A. Oakley, *The Sociology of Housework*, Oxford, Basil Blackwell, 1974, cité dans *ibid.*, p. 7.

maternel serait alors l'objet de « représentations particulières » fortes impliquant certaines vertus comme la patience, le sacrifice et la chaleur humaine, et serait dépourvu de tout ressentiment et de toute ambivalence. Les « habiletés » qui le sous-tendent seraient, quant à elles, instinctuelles ; ces croyances sont, par ailleurs, « renforcées par les informations et les conseils formulés par les “experts” de l'enfance et des soins maternels, dans les livres, les revues ou à la télévision, même si cela est potentiellement contradictoire⁷. »

Le discours sur l'allaitement

Depuis les années soixante, on observe une intensification de la promotion de l'allaitement et de sa pratique. La sociologue Chantal Bayard s'est intéressée à la concordance entre la perception de l'allaitement chez des femmes enceintes d'un premier enfant, et le discours sur l'allaitement véhiculé au Québec par différents organismes de santé publique, et visant à en faire la promotion. Plus qu'un choix individuel, l'allaitement aurait une portée sociale, puisque même si

les répondantes affirment avoir pris leur décision d'allaiter avant leur grossesse [...], elles utilisent tout de même des arguments tirés de ce discours pour appuyer leur choix. Cette concordance, entre le discours des mères et celui du gouvernement, révèle donc l'efficacité⁸ de ce dernier⁹.

Or, ce discours repose énormément sur la conformité de certains comportements avec les attitudes et valeurs associées à la « maternité sanctifiée », telle que décrite par Dworkin dans *Les femmes de droite*.

Ainsi, les femmes interrogées pour cette étude expriment une volonté d'offrir à leur enfant ce qu'il y a de mieux, assortie à un sentiment de devoir de le faire puisque chaque femme possède, d'une part, l'information sur la supériorité du lait maternel et, d'autre part, la capacité biologique de remplir ce devoir⁹. Selon cette conception, il apparaît souhaitable, voire primordial, qu'une « bonne » mère

7 • Damant et coll., *op. cit.*, p. 8.

8 • Chantal Bayard, « Les représentations sociales de l'allaitement maternel. Points de vue de femmes québécoises rencontrées durant leur grossesse », dans Lapierre et Damant, *op. cit.*, p. 60.

9 • *Ibid.*, p. 51.

fasse passer les besoins d'autrui avant les siens. Qui plus est, l'allaitement s'inscrit dans la continuité d'un certain destin biologique, qui comprend la grossesse et l'accouchement et renvoie à la « nature » des femmes. Le geste est perçu comme « instinctif » et « animal », rappelant que les femmes sont avant tout des « mammifères »¹⁰.

Les participantes à l'étude reconnaissent également qu'une pression soutenue est exercée par les professionnels de la santé dans le but d'inciter les futures mères à « choisir » l'allaitement. Leur propos devient troublant lorsqu'elles affirment ne pas avoir ressenti personnellement cette pression, parce qu'elles-mêmes se trouveraient « du bon bord¹¹ ». Quant aux femmes qui ont choisi de ne pas allaiter, les participantes reconnaissent que la « culpabilité », le « jugement », le « dénigrement » et le « manque de considération » font partie des effets négatifs de ce choix, qui doit constamment être justifié. Poser la même question que Dworkin, à savoir « qui sont ces femmes ? », peut aider à comprendre les origines de ce discours social. Il y aurait, derrière le choix de l'allaitement, une certaine peur de la dissidence, qui serait une forme plus subtile et intériorisée par les femmes elles-mêmes de la violence masculine directe évoquée par Dworkin, violence qui émane d'un discours dominant sur la maternité et, par conséquent, d'un discours sur la place de la femme dans la société.

Si la maternité était ciblée par Simone de Beauvoir et ses successeuses comme étant source d'oppression des femmes, à l'autre extrême se situe sa survalorisation dans le discours social contemporain qui octroie aux femmes une légitimité, une raison d'être, l'accès à une place reconnue et respectée, voire un pouvoir¹². Pour Dworkin, il s'agit d'une illusion puissante qui, en plus de pousser les femmes à embrasser le modèle de la ferme, en conformité avec ce qui est attendu, leur octroie « une grâce à la fois réelle et magique, en cela que leurs fonctions de classe de sexe sont officiellement applaudies, soigneusement énoncées et exploitées dans des limites claires et prescrites¹³ ». Cela les empêcherait, qui plus est, de percevoir la réalité de leur situation, à savoir, pour Dworkin, le statut de « terre ensemencée », « d'utérus moissonné » ou même de « vache », qui leur revient d'emblée. Les euphémismes de l'amour romantique viendraient

10 • *Ibid.*, p. 54.

11 • *Ibid.*, p. 52.

12 • Damant et coll., *op. cit.*, p. 11-12.

13 • Dworkin, *op. cit.*, p. 189.

renforcer cette illusion que, éloignées du modèle du bordel et de celui de la prostitution, le modèle de la ferme ne les concerne pas personnellement et directement.

Trajectoires d'écrivaines

Le modèle d'Andrea Dworkin permet de comparer des trajectoires d'écrivaines – peu nombreuses dans l'histoire littéraire, on le sait – en les éclairant d'une manière nouvelle et en faisant ressortir leur apport spécifique à ces questions. Selon elle, si seul un renversement, aussi total qu'hypothétique, du système patriarcal est en mesure d'offrir aux femmes un affranchissement, il appert que des mouvements de subversion du discours dominant sur la place de la femme et la maternité ont été amorcés, en littérature, à partir de l'intérieur du patriarcat.

Bien sûr, il y a celles, comme Virginia Woolf ou Flora Tristan, qui rejettent le système ou sont rejetées par lui, qui le critiquent « de l'extérieur », mais endurent parfois, à titre de sanction, des conditions de vie misérables. Woolf expérimente le rejet, l'isolement et la maladie mentale, jusqu'à son suicide, en 1941. Flora Tristan, quant à elle, sera toute sa vie doublement stigmatisée, en raison de son statut de « bâtarde » et de femme ayant déserté le foyer familial, le divorce étant interdit depuis 1816. D'autres écrivaines, toutefois, ont choisi, pour le subvertir, d'évoluer dans le système patriarcal sans pour autant le cautionner; c'est le cas d'Olympe de Gouges et d'Hella S. Haasse. Les activités littéraires et militantes d'Olympe de Gouges sont financées par son amant, tandis que la position de mère au foyer aisée d'Hella S. Haasse lui permet de se bâtir une carrière d'écrivaine influente. Dans le schéma de Dworkin, Olympe de Gouges correspondrait au modèle du bordel, et Hella S. Haasse à celui de la ferme. Or, selon l'angle qu'on adopte pour interpréter leur parcours respectif, il semble possible de soutenir que ces femmes sont parvenues à subvertir leur quotidien.

a) Olympe de Gouges

Prenons le cas d'Olympe de Gouges. Femme de lettres du XVIII^e siècle et militante, fréquentant le cercle philosophique des Lumières, féministe, antiesclavagiste et initiatrice de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* en 1791 (qui

ne fut pas adoptée), elle sera guillotinée en 1793. Devenue veuve très jeune, à l'issue d'un mariage qu'elle n'avait pas choisi, elle a toujours refusé de se remarier, le veuvage étant la seule liberté féminine tolérée. Olympe de Gouges milite pour l'abolition du mariage au profit d'un « contrat social », ainsi que pour des secours aux filles-mères, l'octroi d'une pension alimentaire en cas de divorce, la reconnaissance de la dignité des mères, mariées ou non, et le droit à l'héritage du père pour tous les enfants, légitimes ou non (droit inscrit seulement en 1975 dans la loi française)¹⁴.

Or, pour survivre et s'assurer un train de vie qui lui permette de fréquenter les salons, elle doit compter sur le soutien de son protecteur et amant, Jacques Biérix de Rosières, de qui elle obtiendra une pension, refusant toutefois de l'épouser. De plus, elle entretient les contacts susceptibles de l'aider à promouvoir ses pièces de théâtre et ses pamphlets. Reconnue pour sa beauté et son charme, Olympe de Gouges défendra farouchement son droit à l'autodétermination, tandis que ses adversaires l'accuseront de prostitution et, pour la discréditer, la traiteront de courtisane. À l'encontre des règles prescrites et de sa sécurité, elle se situe hors de l'institution du mariage et vit comme une paria, tout en conservant ses entrées dans la haute société, dont les rênes sont tenues par des hommes (Dworkin parlerait du modèle du bordel). Le paradoxe consiste en ce que seule cette position, lui procurant par ailleurs une liberté enviable à l'époque, lui permette de se faire entendre comme femme (issue d'un milieu modeste, de surcroît) au XVIII^e siècle. Sans ce cautionnement de la part des cercles philosophiques et littéraires, faire jouer ses pièces et placarder ses affiches eût été totalement impensable pour elle, fille naturelle non reconnue et veuve de boucher. Or, c'est justement cette non-conformité à l'intérieur d'une apparente conformité qui lui est reprochée.

Est-il possible, contrairement à ce que soutient Dworkin, de transformer le discours à partir « de l'intérieur » ? La littérature peut-elle être, pour les femmes, un instrument privilégié de subversion du modèle traditionnel et, plus largement, pour les groupes qui ne détiennent pas le pouvoir ? Si le sort réservé à Olympe de Gouges (guillotinée) et à ses pièces de théâtre (boycottées) témoigne d'un

14 • Benoîte Groult, *Ainsi soit Olympe de Gouges*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2013, p. 59-60.

échec individuel, son influence demeure dérangeante jusqu'au XX^e siècle puisque des psychiatres, a posteriori, l'ont désignée comme « malade mentale » atteinte d'« idées féministes bizarres » et d'une « vanité démente », la preuve étant son « instinct sexuel anormalement développé » et ses règles « très abondantes »¹⁵. Pourtant, même si son refus du mariage la place hors du système, sa notoriété de militante a été rendue possible par le soutien financier de son amant et par des amitiés masculines judicieusement choisies.

b) Hella S. Haasse

Hella S. Haasse endosse, quant à elle, le rôle d'épouse et mère au foyer dans un milieu aisé. Néanmoins, avec son univers féminin composé de personnages autonomes et affranchies, l'auteure néerlandaise livre, par le biais de la littérature, un « point de vue » très féminin qui n'a rien à voir avec les clichés autour du « féminin » tels qu'on peut les retrouver dans les magazines. Longtemps ignorée, voire boudée, par les féministes, car mariée et mère au foyer écrivant le soir (correspondant, dirait Dworkin, au modèle de la ferme), le point de vue unique qu'adoptent ses écrits a été reconnu plus tard comme féministe, tout comme sa trajectoire personnelle de figure majeure des lettres néerlandaises. Hella S. Haasse n'a pas, non plus, milité en tant que féministe, mais sa position dans le système lui a permis de se construire une place de choix comme femme de lettres et de présenter, dans ses écrits, un vécu de la féminité. Qui plus est, elle est parvenue à une reconnaissance en tant qu'écrivain, et non en tant que « femme écrivain », bien que reconnaissant que le fait d'être une femme imprègne sa conception de la littérature. Elle considère, en effet, que « dans la vie de famille de la femme, le travail et les liens personnels doivent être combinés »¹⁶.

Cette conception de la littérature écrite par des femmes se rapproche des travaux des féministes dites de « seconde génération » qui, au lieu de nier toute différence entre les sexes, revendiquent un rapport distinctif au social, une culture « autre », que Francine Descarries décrit ainsi :

15 • *Ibid.*, p. 96-97.

16 • Hella S. Haasse, « De vrouw als redster van de wereld? Bah, wat een enge gedachte! », *Opzij*, janvier 1987, p. 22-24, cité dans Centre de Documentation, Bibliothèque et Archives pour l'Égalité des Chances, le Féminisme et les Études Féministes. URL : [http://www.rosadoc.be/site/rosa/francais/reperes/spot/haasse.htm]

Ces féministes prennent comme point de départ le confinement des femmes dans la sphère privée et la dimension relationnelle de leur expérience maternelle pour élaborer des propositions théoriques sur l'identité féminine. Leur ambition est de revaloriser l'éthique féminine à l'œuvre dans le domaine de l'intimité, du relationnel et du domestique, et de lui conférer un caractère paradigmatique¹⁷.

Malgré un conformisme apparent et une absence de militantisme ouvert, la pratique de la littérature, à partir de sa position sociale spécifique, permet à Hella S. Haasse de faire entendre une voix de femme, la sienne, et de représenter le féminin d'un point de vue féminin, en dehors des clichés perpétués dans un grand nombre d'œuvres littéraires. Le personnage féminin d'Hella S. Haasse est pleinement sujet, non objet de désir ou de convoitise interprété par le regard de celui qui souhaite se l'approprier, ni modelé par ce même regard intériorisé. Ses romans sont traversés de personnages de rebelles et de femmes fortes. Et la pratique de la littérature, dans son cas, s'est trouvée facilitée par sa position de mère au foyer.

Conclusion

L'histoire littéraire qui est en train de s'écrire actuellement s'inscrit, par ailleurs, dans le discours social duquel elle fait partie, ce qui implique, pour traverser les étapes du parcours de l'édition et de la diffusion, une forme d'« alliance » avec le pouvoir. Dès lors, peut-on continuer à parler de « subversion » ? Doit-on, au risque de se priver de voix essentielles, exiger d'elles qu'elles s'excluent du système en place ? Plus largement, le renversement est-il nécessaire pour subvertir ? Ces questionnements, qui traversent en filigrane l'histoire littéraire, méritent qu'on s'y attarde, puisqu'ils concernent l'émergence de voix qui ont contribué à positionner la femme comme sujet à l'intérieur d'un système plein de résistances qui, de prime abord, ne le lui permet pas. Parallèlement, ils redonnent au quotidien et à la maternité une place parmi les préoccupations féministes.

Si l'ouvrage *Les femmes de droite* s'avère plus militant que théorique, plus politique que littéraire, il n'en demeure pas moins un puissant outil de réflexion sur la persistance d'un certain discours social contemporain, ainsi qu'un outil de compréhension de la position des

17 • Francine Descarries et Christine Corbeil, « La maternité au cœur des débats féministes », dans *Espaces et temps de la maternité*, Montréal, Les Éditions remue-ménage, 2002, p. 24.

femmes en littérature ; il peut servir de base à une réflexion sur la possibilité (ou l'impossibilité) d'une subversion du discours « de l'intérieur », en éclairant de façon nouvelle la trajectoire des écrivaines, comme nous l'avons fait avec Olympe de Gouges et Hella S. Haasse. Surtout, il invite à se demander ce que peut la littérature pour les femmes¹⁸ ?

18 • Marc Angenot, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans *La Politique du texte*, enjeux sociocritiques pour Claude Duchet, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 10-27.

Numéros précédents

ConflictuELLES

FéminÉtudes, volume 18, numéro 1, octobre 2013.

Les pratiques féministes

FéminÉtudes, volume 17, numéro 1, octobre 2012

Je suis féministe, mais ... et !

FéminÉtudes, volume 16, numéro 1, septembre 2011.

Célébrations ! Agir et penser les féminismes

FéminÉtudes, volume 15, numéro 1, septembre 2010.

FéminismeS et diversitéS culturelleS

FéminÉtudes, volume 14, numéro 1, septembre 2009.

Femmes sur la scène publique : visibilitéS subversives

FéminÉtudes, volume 13, numéro 1, septembre 2008.

Féminismes de demain : enjeux et défis

FéminÉtudes, volume 12, numéro 1, septembre 2007.

Femmes et militantisme

FéminÉtudes, volume 11, numéro 1, octobre 2006.

Femmes et égalité

FéminÉtudes, volume 10, numéro 1, octobre 2005.

Femmes et pouvoirs à la conquête des territoires

FéminÉtudes, volume 9, numéro 1, octobre 2004.

Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération

FéminÉtudes, volume 8, numéro 1, décembre 2003.

Femmes et sexualité(s)

FéminÉtudes, volume 7, numéro 1, juin 2002.

Identités et altérités : formes et discours

FéminÉtudes, volume 6, numéro 1, mars 2001.

Les femmes et l'art : de muses à créatrices

FéminÉtudes, volume 5, numéro 1, mars 2000.

Femmes du siècle

FéminÉtudes, volume 4, numéro 1, avril 1999.

Une revue à soi

FéminÉtudes, volume 3, numéro 1, avril 1997.

Terre(s) des femmes?

FéminÉtudes, volume 2, numéro 1, avril 1996.

La vague anti-féministe

FéminÉtudes, volume 1, numéro 1, avril 1995.

Pour obtenir un exemplaire de l'une des publications précédentes, veuillez visiter notre site Internet (feminetudes.org) ou encore contactez l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) par téléphone au 514-987-6587. L'IREF est situé au VA-2200.

